

PHILIPPE MURAY

L'EMPIRE  
DU BIEN

*essai*



LES BELLES LETTRES

PHILIPPE MURAY

# L'EMPIRE DU BIEN

Essai

LES BELLES LETTRES

# PREFACE

## L'ENFANCE DU BIEN

Le Bien va vite. Le Bien avance. Il galope. Il monte de toutes parts. Il se déploie, s'accroît, gagne du terrain, recrute à chaque minute de nouveaux missionnaires. Le Bien grandit rapidement, – touche peu à peu toutes les issues et interdit les échappées. C'est lui qui refait le jour et la nuit, le soleil et les étoiles, l'espace et le temps. Depuis *L'Empire du Bien*, le Bien a empiré. Sept petites années lui ont suffi pour couler, se ruer, déferler irrésistiblement, emportant et charriant avec lui tout ce qu'il trouvait sur son passage, renversant ce qui demeurerait encore de résistances, débordant de son lit, écorchant ses berges, bondissant à un train d'enfer, ou plutôt de paradis, se répandant partout, s'épanouissant, circulant, conquérant et subjuguant tout ce qui pouvait être encore tenté de s'opposer à lui.

Maintenant, il a atteint son objectif. Ou il y est presque parvenu. Et il se perd avec délices dans l'immensité de la Fête, comme un fleuve dans la mer qui lui était promise. Et tout ce qu'il a arraché dans sa course folle, il l'offre à présent aux remous sans fin dans lesquels il s'abîme comme autant de témoignages de leur victoire commune.

Ensemble, désormais, le Bien et la Fête, leurs puissances réunies ne se connaissent pas de limites ; et elles se fondent, pour commencer, sur la puissance inventée de leurs prétendus ennemis, dont ces bons

apôtres ne cessent de dénoncer la virulence mensongère et les malversations archaïques. Le Bien comme la Fête sont chatouilleux, susceptibles, irritables. Ils s'alimentent au sentiment de persécution. D'avoir réduit au mutisme toute opposition ne leur suffit pas ; il faut tout de même qu'ils en agitent sans cesse l'épouvantail. Dans le silence général de la lâcheté, de l'abrutissement ou de l'acquiescement, il leur faut toujours se fortifier d'attaques fantômes, de périls fantoches et de simulacres d'adversaires.

En 1991, le Bien n'était encore pour ainsi dire qu'en enfance. Il était loin de connaître tous ses pouvoirs. Il essayait ses forces. Il avait quelque chose d'un bébé hésitant, bafouillant, d'un bambin certes déjà monstrueux, et qui bénéficiait d'une bonne santé préoccupante, mais on pouvait toujours espérer qu'il lui arriverait un accident, une maladie, la mort subite du nourrisson, quelque chose enfin qui sauverait l'humanité du péril fatal que sa rapide croissance, son extension irrésistible faisaient peser sur elle.

En 1991 encore, le Bien semblait fragile, comme une simple hypothèse, comme une supposition à laquelle il suffirait de tordre le cou au bon moment pour que les pires des êtres n'essaient pas de la vérifier. On le sentait timide, émotif, craintif vis-à-vis des ricanements que ses premières exactions philanthropiques pouvaient déclencher parmi quelques libres esprits alors existants mais déjà dans un état de survivance précaire. Et Cordicopolis, la cité de cauchemar en rose dont il était en train, aux applaudissements de presque tous, de jeter les fondations, n'avait encore que l'allure d'une ébauche d'utopie ou d'anticipation.

Le Bien, en 1991, était dans les langes, mais ce petit Néron de la dictature de l'Altruisme avait déjà de sérieux atouts de son côté. Il commençait à étendre sa prison radieuse sur l'humanité avec l'assentiment de l'humanité. Tous ses antécédents, sous le nom de bien public par exemple, avec ce que cette notion entraîne d'idée de multitude, d'ensemble indifférencié dont il convient de favoriser l'accroissement par l'intermédiaire de la police, de la justice, et bien sûr de la prêtraille médiatique, ne demandaient qu'à s'épanouir grâce à lui et à s'imposer à tous les domaines de l'existence courante. Il ne lui restait plus que de déboucher dans le grand estuaire de l'Amour-en-liesse ; et de faire admettre l'idée que la vie vertueuse est la vie festive. Le Bien a coulé droit dans cette direction. Il s'est dépêché, hâté, précipité en torrent. Il avait un but : on le voit l'atteindre.

D'une façon générale, la plupart des thèmes que j'abordais en 1991 n'ont cessé de s'aggraver et de se noircir, même s'ils apparaissent sous des couleurs de plus en plus désirables aux populations. Les cordicocrates foisonnaient déjà. Les cordicoles, cordicolâtres, cordicoliens et cordophiles se multipliaient. Les cordicologues, en revanche, n'étaient pas légion. Et les cordicoclastes, je veux parler des démystificateurs éventuels de la Norme cordicole, observaient le silence. Ils l'observent toujours. Depuis 1991, les acteurs de la Transparence, les possédés de l'Homogène, les croisés de l'abolition de toutes les différences et les enragés des procès rétroactifs se sont déployés avec une frénésie dont plus personne ne songe à contester le bien-fondé. L'opération « Passé propre » est presque terminée. La demande de lois, dont je ne faisais qu'esquisser alors la

pathologie, et que j'ai par la suite été amené à définir comme envie du pénal, n'avait pas trouvé encore son bon rythme d'emballement, elle n'était pas encore devenue le cri d'extase et de ressentiment de millions de fourmis humaines auxquelles des juges galvanisés par les encouragements de la harde médiatique offrent le spectacle du calvaire quotidien de leurs politiciens. Elle n'était pas non plus encore tout à fait le puissant accélérateur de changement des mœurs qu'elle devait devenir par la suite ; ni l'idéale machine à criminaliser à tour de bras tout ce qui n'a pas eu l'habileté ou la possibilité de se présenter à temps comme victime séculaire. On n'avait pas encore pu voir, par exemple, les « Comités blancs », nés de la « Marche blanche » de Bruxelles, essaimer en « associations blanches » parées de noms charmants (Les Colombes, Les Anges, Le Lapin, Le Faon), réinventer la vie politique en exigeant l'instauration de « la clause de la personne la plus vulnérable », et prendre des contacts avec les comités de chômeurs et de sans-logis. On n'avait pas encore, en 1991, ouvert tout à fait les vannes aux malfaiteurs radieux du code pénal, ni aux équarisseurs du pouvoir judiciaire. On n'avait pas encore tout à fait, en 1991, changé le sens des mots jusqu'à voir, sans plus jamais s'en montrer intrigué, les pires canailles consensuelles combattre le consensus, et les potentats du néo-conformisme s'élever avec indignation contre le conformisme. En 1991, il était encore possible de s'étonner au spectacle de tant de belles âmes qui commençaient à livrer bataille pour ce qui va de soi (les bonnes causes), et y mettaient une ardeur que l'on aurait sans doute placée, en d'autres époques, sur des théâtres plus paradoxaux, plus périlleux, plus équivoques, donc

plus intéressants. En 1991, ceux que je devais appeler, quelques années plus tard, les truismocrates, ces hommes et ces femmes qui remplissent de tout le pathos du monde leur combat contre l'amiante, la pédophilie, le tabagisme, l'homophobie, la xénophobie, parce qu'ils ont remplacé les grandes guerres à mort de jadis par un devoir d'ingérence humanitaire auquel ils donnent les allures d'une croisade perpétuelle, ne patrouillaient pas encore quotidiennement, veillant à ce que nul ne demeure étranger à leurs exploits infatigables. En 1991, toutes les bondieuseries de la « créolisation » généralisée, cette idylle de bergerie en forme d'archipel new age, n'avaient pas encore accompli l'ensemble de leur travail unificateur, mais elles s'y employaient d'arrache-pied. Le Positif, en 1991, ne défilait pas encore sans interruption, et sans plus jamais s'affronter au Négatif, dont pourtant il ne cesse de dénoncer partout les « résurgences » parce que celles-ci le tiennent en vie, en même temps qu'elles lui permettent de poursuivre sa longue bataille des évidences, son épopée du Pléonasma.

Rien n'a été démenti de ce que je décrivais. Mais rien ne paraissait non plus encore tout à fait joué. On n'avait pas encore imaginé, en 1991, d'achever de détruire les villes en les transformant en rollers-parks. Et la téléphonie mobile n'avait pas encore été accueillie avec le ravissement que l'on sait par tant d'esclaves qui ne demandent jamais qu'une dose de plus de servitude. L'Empire, depuis, s'est envenimé. C'est ce qu'il a su faire avec le plus de talent. Et l'aventure sexuelle, par exemple, dont j'esquissais le requiem parce que je la prévoyais désormais conjugable au passé, semble une affaire réglée : elle a succombé définitivement à la propagande indifférenciatrice du

mouvement sexuel institutionnel de masse (hétéro ou homo), lequel entretient à peu près autant de rapports avec la sexualité individuelle (homo ou hétéro) qu'un carré surgelé avec une truite de rivière. Sur ce point, et au bout de quelques millénaires d'histoire humaine forcément coupable par définition, il a suffi, pour clore en cinq minutes la question, de se convaincre qu'un trop grand intérêt envers la différence sexuelle était source de tous les crimes, et que la différenciation hiérarchique, elle-même génératrice d'« inégalités et d'exclusions », en découlait directement.

Le Bien est allé vite. Le Bien s'est démené. Il a bien travaillé. Au passage, dans sa ruée furieuse, il a même réussi à escamoter le Mal. Il l'a emporté. Il l'a converti. Il l'a accaparé. Il l'a mis dans sa poche. Il l'a littéralement exproprié, capté. Pour finir par le jeter dans la corbeille de mariage au moment de convoler triomphalement avec la Fête. Car le Bien, en fin de compte, s'est uni à la Fête ; et c'est l'entrée conjointe en surfusion de ces deux « valeurs » qui représente le fait nouveau le plus extraordinaire des dernières années. Le Bien s'est marié. On ne saurait mieux dire. Et si, aujourd'hui, mon Empire semble évoquer parfois des événements qui auraient pu se dérouler un siècle auparavant, c'est qu'entre-temps le bébé a grandi, il a forci, forcé, poussé par tous les bouts, il s'est développé, il s'est déployé, il a augmenté, il s'est démesuré. Il est devenu adulte. Il s'est émancipé. Il s'est déchaîné. Unique héritier du Mal, de par la suppression de celui-ci (ou son escamotage), il peut à la fois le déclarer hors-la-loi et en recueillir les miettes utiles. Le négatif, qu'il exécrait parce qu'il représentait très exactement la puissance du développement historique, il l'a mis sous séquestre. Et,



pour qu'il ne lui arrive jamais ce qui était survenu aux précédentes sociétés, à savoir d'apparaître un jour comme un état de choses en cours de pourrissement, il a imaginé (moins stupide en cela, moins naïf que ses prédécesseurs en oppression) de s'intégrer à titre de contre-poison du négatif postiche. Pour ne jamais risquer d'engendrer son double négatif (à la façon dont la bourgeoisie, par exemple, engendra le prolétariat), il a résolu de l'élever en cave et en fac-similé, d'en nourrir au biberon des contrefaçons. Le Bien singe le Mal chaque fois qu'il le faut. Il entretient comme des feux de camp les foyers de conflit. Et les nouvelles générations de rebelles de synthèse, commodes et arrangeants, qu'il a fabriqués, ne risquent pas de se révéler un jour les fossoyeurs, les successeurs, encore moins les usurpateurs ou les démolisseurs de cet exemplaire employeur.

Le Bien a trimé. Il a bien bossé. D'avance, il stérilise toutes les velléités d'objections, toutes les subversions, toutes les contestations qui pourraient s'élever. Ou plutôt il les enrôle. Il les recrute. Et les met au service de la Fête perpétuelle ; dont il serait impie désormais, et même dangereux (que l'on songe seulement à l'escalade de bouffée délirante autant que terrorisante qui vient de scander chaque épisode de la Coupe du monde), de nier les vertus éducatrices, dresseuses, écraseuses, polisseuses, civilisatrices.

Le Bien a couru, il a cavale, il s'est précipité. Il a touché son but, atteint son désir. Et il est en passe de réaliser ce qu'aucune institution, aucun pouvoir, aucun terrorisme du passé, aucune police, aucune armée n'étaient jamais parvenus à obtenir : l'adhésion spontanée de presque tous à l'intérêt général, c'est-à-dire l'oubli enthousiaste par

chacun de ses intérêts particuliers, et même le sacrifice de ceux-ci. Rien dans l'Histoire passée, excepté peut-être (et encore) la mobilisation furibonde des Allemands et des Français, leur levée en masse lors de la déclaration de guerre de 1914, et corrélativement le mutisme brusque de ceux qui (anarchistes, pacifistes, sociaux-démocrates) auraient dû s'opposer à la démence générale, ne pourra donner la moindre idée d'une si formidable approbation. Dans le Bien devenu Fête, il ne reste plus que le Bien, il ne reste plus que la Fête ; et tous les autres contenus de nos existences ont à peu près fondu au contact de ce feu. L'Empire dit désormais, paraphrasant Hegel : « Tout ce qui est réel est festif, tout ce qui est festif est réel. »

Il était logique qu'une société où la transgression et la rébellion sont devenues des routines, où le non-conformisme est salarié et où les anarchismes sont dorés sur tranche, reconnaisse dans les masses festives, liées de toute éternité à la transgression et à la violation rituelle des normes de la vie courante, l'apothéose justificatrice de son existence. Sauf qu'il n'y a plus de normes, ni de vie courante ; et qu'en s'étendant à toute l'existence la Fête, qui était jusque-là désordre éphémère et renversement des interdits, en est devenue la norme, et aussi la police. Mais ce problème n'en serait un, pour les ronds-de-cuir comme pour les argousins de la nouvelle société hyperfestive, que si tout moyen de comparaison avec le passé n'avait pas disparu par la même occasion.

Les lendemains qui chantent des anciennes rébellions n'étaient que mièvres promesses jamais tenues auprès de nos aujourd'hui qui meuglent et tonitruent. Depuis qu'il n'y a plus de travail, ou que les travailleurs ne sont plus aussi véritablement nécessaires que jadis à la bonne

marche de la planète, l'éminente dignité qui découlait du travail a été remplacée par l'éminente dérision de l'homme festif. Dépouillée de toute signification, de tout autre but que d'affirmer sa stupide pride, voilà donc la meute telle qu'en elle-même enfin les décibels la changent. Que veut-elle ? Rien d'autre que d'être plus nombreuse, donc plus fière toujours, plus auto-satisfaite, plus contente d'elle-même comme de l'univers. Notre monde est le premier à avoir inventé des instruments de persécution ou de destruction sonores assez puissants pour qu'il ne soit même plus nécessaire d'aller physiquement fracasser les vitres ou les portes des maisons dans lesquelles se terrent ceux qui cherchent à s'exclure de lui, et sont donc ses ennemis. À ce propos, je dois avouer mon étonnement de n'avoir nulle part songé, en 1991, à outrager comme il se devait le plus galonné des festivocrates, je veux parler de Jack Lang ; lequel ne se contente plus d'avoir autrefois imposé ce viol protégé et moralisé qu'on appelle Fête de la Musique, mais entend s'illustrer encore par de nouveaux forfaits, à commencer par la greffe dans Paris de la Love Parade de Berlin. Je suis véritablement chagriné de n'avoir pas alors fait la moindre allusion à ce dindon suréminent de la farce festive, cette ganache dissertante pour Corso fleuri, ce Jocrisse du potlatch, cette combinaison parfaite et tartuffière de l'escroquerie du Bien et des méfaits de la Fête. L'oubli est réparé.

C'est sans doute la plus grande originalité de cet ouvrage qu'il ne suggère aucune solution à tout ce qui, sous l'aspect d'un désastre sans cesse accéléré, a fini par se substituer à la société. On prendra plaisir, j'en suis persuadé, à remarquer que je ne voyais déjà, en 1991, nulle issue à cette situation. On pourra aussi observer, toujours

avec plaisir, que je ne me préoccupais guère de convaincre ceux qui ne l'auraient déjà été par eux-mêmes surabondamment de la pertinence d'une telle vision. On se félicitera de constater que je n'envisage pas la plus minime lueur d'espoir dans cette nuit électronique où tous les charlatans sont gris et où les marchands d'illusions voient la vie en rose sur le web.

C'est une grande infortune que de vivre en des temps si abominables. Mais c'est un malheur encore pire que de ne pas tenter, au moins une fois, pour la beauté du geste, de les prendre à la gorge. Avant de passer du discours à l'action, ou de la pensée à l'examen des êtres concrets, c'est-à-dire de l'essai au roman, donc à l'auscultation de ce qui pourrait subsister d'existence autonome dans les conditions de survie de cette cité planétaire que j'avais baptisée Cordicopolis mais qu'il faut désormais nommer Carnavalgrad : ici finit L'Empire ; ici débute Onferme.

Août 1998.

Comme jamais il n'y a eu plus de positif dans les affaires, on a senti le besoin de l'idéal dans les sentiments. Ainsi moi, je vais à la Bourse et ma fille se jette dans les nuages.

Balzac

# I

## LES DIEUX SONT TOMBÉS SUR LA TERRE

Nous voilà donc atteints d'un Bien incurable. Ce millénaire finit dans le miel. Le genre humain est en vacances. C'est comme un vaste parc de loisirs que je voudrais essayer de peindre notre village planétaire. Un parc aux dimensions du territoire. De la France. De l'Europe. Du globe bientôt. Une grande foire spontanée, permanente, avec ses quartiers, ses longues avenues, ses attractions particulières, ses sketches, ses jeux, ses défilés, ses séances organisées, ses crises d'amour, d'indignation...

Pour expliquer notre fin de siècle, il faut d'abord la visiter, se laisser porter par les courants, ne pas avoir peur des cohues, applaudir avec les loups, se mettre à l'unisson des euphories. C'est en flânant le long de ses stands qu'on peut espérer la comprendre. N'hésitons plus ! N'ayons pas peur ! Entrons ensemble dans la danse ! Tous les jeux nous sont offerts ! C'est l'évasion ! La vie de pacha ! Floride ! Wonderland ! Californie ! Le monde est une usine à plaisirs ! Et en fanfare ! En pleine gaieté ! Et en avant la fantaisie !

« Qu'il est glorieux d'ouvrir une nouvelle carrière, et de paraître tout à coup dans le monde savant, un livre de découvertes à la main, comme une comète inattendue étincelle dans l'espace ! »

Ainsi s'exclame Xavier de Maistre aux premières pages de son Voyage autour de ma chambre. Une comète inattendue. Mais il ne s'agit pas, ici, de proposer des découvertes. Une promenade seulement, une simple randonnée à travers ce que nous vivons chaque jour, ce que nous croyons vivre, ce que nous aimons ou redoutons, nous en apprendra mille fois plus. Oui, c'est comme un grand parc d'attractions qu'il faut visiter l'esprit du temps. Avec ses étalages et ses reflets, ses vedettes de quelques jours, ses fausses rues de fausses villes de partout, ses châteaux reconstitués, ses excitations, ses pièces montées, ses décors en résine synthétique, ses acteurs anonymes qui s'affairent, sous les costumes appropriés, à simuler leurs tâches coutumières. Il n'y a plus d'énigmes, plus de mystères. Plus la peine de se fatiguer. Le Bien est la réponse anticipée à toutes les questions qu'on ne se pose plus. Des bénédictions pleuvent de partout. Les dieux sont tombés sur la Terre. Toutes les causes sont entendues, il n'existe plus d'alternatives présentables à la démocratie, au couple, aux droits de l'homme, à la famille, à la tendresse, à la communication, aux prélèvements obligatoires, à la patrie, à la solidarité, à la paix. Les dernières visions du monde ont été décrochées des murs. Le doute est devenu une maladie. Les incrédules préfèrent se taire. L'ironie se fait toute petite. La négativité se recroqueville. La mort elle-même n'en mène pas large, elle sait qu'elle n'en a plus pour longtemps sous l'impitoyable soleil de l'Espérance de Vie triomphante.

Bien sûr, quelques vieilles ruines nous encombrent, de vagues souvenirs des guerres passées, il va falloir les déblayer, c'est une question de jours, de semaines. Déjà la psychanalyse, le marxisme, se sont retrouvés aux

oubliettes, virés à la poubelle, liquidés comme de vulgaires aérosols troueurs d'ozone dès qu'on s'est aperçu que ces disciplines ne servaient ni à guérir les myopathes ni même à sauver la banquise.

Et ce n'est que le début du grand ménage. Plus de nostalgies mortifères ! Vive la Fête ! L'oubli dans la joie ! Cette époque affiche complet, mais ce serait très ingrat de s'en plaindre. Particules que nous sommes ! Fragments ! Nous devons tout à notre multitude. Ce qui est, ne l'est qu'à condition de se diffuser au plus grand nombre ; au maximum d'exemplaires ; à la plus propice heure d'écoute. Tout, vraiment, nous, vous, les choses. Le prime time a tétanisé le temps, supplanté les heures et les saisons. Plus question de faire bande à part. Survivre seulement, et c'est bien beau. Subsister et puis raconter.

Les scènes de l'Histoire engloutie ne sont plus promenées sur les tréteaux que pour que l'on se reconforte, à coups de débats, entre soi, en se demandant comment de telles barbaries furent possibles. Et en avant les musiques ! Secouez-vous ! Et bim ! Et boum ! Et zim ! Et reboum ! Comme dans Voyage, vers la fin. « Bim et Boum ! Et Boum encore ! Et que je te tourne ! Et que je t'emporte ! Et que je te chahute ! Et nous voilà tous dans la mêlée, avec des lumières, du boucan, et de tout ! Et en avant pour l'adresse et l'audace et la rigolade ! Zim ! »

Tenez, montez dans le train western, il est juste sur le départ. À moins que vous ne préféreriez le grand frisson ? La quincaillerie des Montagnes Russes ? Le Grand Huit aux vertiges rutilants ? Trois kilomètres, en descentes et montées, à plus de cent kilomètres à l'heure. Remuez-vous un peu, nom d'un chien ! Découvrez votre troisième souffle ! De grandes aventures nous attendent !



On nous a affranchis. Ça y est. Plus de soucis du tout. Nulle part. La démocratie pluraliste et l'économie de marché se chargent de nous. Le reste, c'est de l'histoire ancienne. Mettez-vous à l'écoute de votre corps ! Courez vous muscler ! Vous tonifier ! Tous les plaisirs des îles sous le vent sont à portée de votre main. Découvrez la gymaquatique. Devenez baroudeurs sous les bambous. Attaquez le temple inca en carton-pâte. Escaladez le Volcan à Bulles. Traquez les méchants qui s'y cachent. Débusquez-y nos vrais ennemis, les derniers hideux tyrans, là, bien visibles, cadrés pleine page, précieux vestiges des causes perdues, ultimes persécuteurs atroces.

Ah ! le Système fait bien les choses ! Il y en aura pour tous les goûts. Le Bien, tout entier, contre tout le Mal ! À fond ! Voilà l'épopée. Tout ce qui a définitivement raison contre tout ce qui a tort à jamais. La Nouvelle Bonté a le vent en poupe contre le sexisme, contre le racisme, contre les discriminations sous toutes leurs formes, contre les mauvais traitements aux animaux, contre le trafic d'ivoire et de fourrure, contre les responsables des pluies acides, la xénophobie, la pollution, le massacre des paysages, le tabagisme, l'Antarctique, les dangers du cholestérol, le sida, le cancer et ainsi de suite. Contre ceux qui menaceraient la patrie, l'avenir de l'Entreprise, la rage de vaincre, la famille, la démocratie.

Faire son deuil du Mal est un travail, il s'agit de ne pas le rater. D'autant plus que le diable prend des masques, qu'il se cache sous des litotes. Où est-il encore passé, celui-là ? Dans quel trou noir plus noir que lui ?... On pourrait se croire dans une grande lutte bizarre, sans adversaires véritables ; dans une grande affirmation à répéter, à rabâcher, à consolider sans cesse, et avec d'autant plus

d'acharnement qu'elle n'a pas de contraire bien évident. Mais raison de plus ! Allons-y ! Nous avons besoin d'émotions fortes. Où les trouverions-nous sinon à travers nos souvenirs en simili, en rétrospectives, en rappels ? Fantômes de coupables à faire sortir ! Encore un effort ! Du cran ! Vous n'avez pas trop peur, j'espère ? Rendez-vous alors au portillon. Grimpons dans ce wagon rouge pivoine. Pieds calés, mains cramponnées, c'est le départ du convoi infernal. On va vous en faire voir de toutes les couleurs. La volupté de l'horreur à l'état pur, avec l'estomac en bouillie, le cœur à cent quarante, le grand saut dans le vide, tout là-haut, sur des loops de trois cent soixante degrés au milieu des cris de panique.

Cela dit, n'allez pas me faire sous-entendre ce que je n'écrirai jamais. La formule magique aujourd'hui, si on veut espérer avoir la paix, consiste à déclarer d'emblée qu'on n'a rien contre personne, et d'abord contre ceux qu'on attaque. C'est un Sésame indispensable. « L'auteur tient à préciser que personnages, lieux, événements, n'ont aucun rapport avec la réalité. » Il va donc sans dire que je suis pour, définitivement pour toutes les bonnes causes ; et contre les mauvaises à fond. Et puis voilà. Et puis c'est tout. Et ça va bien mieux en le disant. Pas d'histoires ridicules : l'évidence. Je suis pour tout ce qui peut advenir de bon et contre tout ce qui existe de mauvais. Pour la transparence contre l'opacité. Pour la vérité contre l'erreur. Pour l'authentique contre le mensonge. Pour la réalité contre les leurres. Pour la morale contre l'immoralité. Pour que tout le monde mange à sa faim, pour qu'il n'y ait plus d'exclus nulle part, pour que triomphe la diététique.

Ne me faites pas prétendre des choses.

C'est le destin du Mal, seulement, sur lequel il me paraît instructif, au milieu de ce déluge de bienfaits qui nous comble de toutes parts, de se pencher quelques instants, ainsi que nous allons tenter de le faire. C'est son devenir, c'est son avenir. Où a-t-il bien pu glisser ? Dans quelle trappe ? Qui en soutient les postulats ? Qui souffle l'haleine du scandale ? Où crépitent les plaisirs de l'enfer ? Qui aboie encore de vraies horreurs ? Je ne vois plus partout que politesses, discrétions d'approches, flatteries, minauderies et camouflages. Grandes aspersion à l'eau bénite. Pour ne plus tomber dans les travers, des philosophes, en Italie, ont même essayé d'inventer une nouvelle idéologie sans danger, un nouveau schmilblic conceptuel fait de bouts de Nietzsche ou Heidegger minimalisés jusqu'à la corde : la « pensée faible » ça s'appelle. Le Faiblisme. C'est touchant. Enfin une vision du monde sans colorants ! Pas une idée qui dépasse l'autre ! En France même, l'actuel Président, pour se hisser là où on le voit, a dû se faire limer les dents ; personne n'en voulait tant qu'il arborait ses canines vampiréennes.

Tous les antagonismes vidés de substance sont rhabillés pour les parades. Les certificats de bonnes vie et mœurs font comme les chaussettes, ils ne se cachent plus. Même les racistes, aujourd'hui, se veulent antiracistes comme tout le monde ; ils n'arrêtent pas de renvoyer aux autres leurs propres obsessions dégoûtantes. « C'est vous ! – Non, c'est vous ! – Pas du tout ! » On ne sait plus qui joue quel rôle. Le public est là, il attend, il espère des coups, des cris, il voudrait des événements. L'ennui guette, envahit tout, les dépressions se multiplient, la qualité du spectacle baisse, le taux de suicides grimpe en flèche,

l'hygiène niaise dégouline partout, c'est l'Invasion des Mièvreries, c'est le grand Gala du Show du Cœur.

Bernard de Mandeville, qui s'attira pas mal d'ennuis pour avoir tenté de montrer que ce sont souvent les pires canailles qui contribuent au bien commun, constatait déjà, au XVIII<sup>e</sup> siècle, dans sa Fable des abeilles :

« Une des principales raisons qui font que si peu de gens se comprennent eux-mêmes, c'est que la plupart des écrivains passent leur temps à expliquer aux hommes ce qu'ils devraient être, et ne se donnent presque jamais le mal de leur dire ce qu'ils sont. »

On les comprend. S'ils faisaient le contraire, les malheureux, ils ne sortiraient plus de prison.

## II

# TRÉMOLO BUSINESS

Nous vivons l'âge du sucre sans sucre, des guerres sans guerre, du thé sans thé, des débats où tout le monde est d'accord pour que demain soit mieux qu'hier, et des procès où il faut réveiller les morts, de vrais coupables jugés depuis longtemps, pour avoir une chance de ne pas se tromper.

Si l'époque se révèle difficile à saisir, c'est à cause de tout ce qu'elle a éliminé de réel, sans arrêter de vouloir nous faire croire à la survie de sa réalité en simili. Il ne va plus rester grand-chose, si ça continue à ce train-là. Tout est certifié hypocalorique, la vie, la mort, les supposées idées, les livres, les conflits « propres » dans le Golfe, l'art, les pseudo-passions, la prétendue information, les émissions.

On décrète des « journées sans tabac ». Pourquoi pas des années sans femmes ? Des femmes garanties sans cholestérol ? Des idéologies sans matières grasses ?

Avec quoi pourrions-nous assouvir le besoin de négatif, en nous, depuis que le négatif a été décrété hors-la-loi, si ce n'est avec les dangers du passé ? Nous sommes bien trop fragiles, désormais, bien trop privés d'immunités pour nous offrir d'autres ennemis qu'à titre vraiment très posthume. Voilà le revers de notre bien-être. Nous ne pouvons plus nous affronter qu'à des événements archivés, peignés de multiples commentaires, rediffusés cinq fois

par an, mieux pétrifiés que les voies piétonnes de nos centres-villes tétanisés. Plus de surprises autres qu'organisées. Même nos haines solidement justifiées donnent l'impression d'avoir été trouvées dans des réserves naturelles pour faune et flore en grand péril.

L'Imprévisible ne viendra plus, nous pourrions en tomber malades. Le spontané arrive sous vide. Il n'y a pas que les cigarettes qui soient mild, la bière light et les charcuteries extra-maigres. Toute virulence est effacée. L'Histoire ne s'accélère pas, comme on le prétend, elle galope de plus en plus vite dans le déjà-vu le plus domestiqué, le déjà-pensé le plus somnambule. Nous sommes si fragiles qu'on nous ménage. On nous épargne les vrais dangers. Un fait brut, tombant du ciel réellement, nous laisserait sur le carreau. Les moindres événements sont si bien téléphonés, des années parfois à l'avance, qu'ils ont l'air de leur propre commémoration quand ils osent enfin se présenter. Par la grâce anticipante des sondages, une élection présidentielle n'est plus qu'un gag minable réchauffé, une histoire drôle éculée. Le Bicentenaire, en 89, avait l'air de sa rediffusion. Les intolérables illuminations de Noël commencent trois mois plus tôt chaque année. La galette des Rois s'étale sur les œufs de Pâques. Les collections d'hiver bavent jusqu'aux soldes de l'année suivante. Ce principe d'anticipation gagne même les plagieurs professionnels, ils ne peuvent plus attendre qu'un livre soit sorti pour en pomper toute la moelle, en livrer une version réchauffée. L'an 2000 se décompose déjà. L'ère du Verseau a mauvaise mine. Tout fane avant d'éclorre, fripe, s'étirole. Les périls du « premier degré » s'effacent sous les félicités du marché

définitivement planifié. Le Bien est la vieillesse du monde, l'interminable troisième âge de la planète.

L'éclipse du principe maléfique, de la « part maudite », du « négatif », est la grande énigme du temps. Que se passe-t-il sous cette couche de laque, sous ces glaces de pureté, de litotes sucrées, sous ce glaçage d'innocence au sirop ? Sous ces lessivages sans phosphates ?

Il n'est pas facile de répondre. Le Bien remplace très avantageusement le Mal, mais à l'unique condition que l'on continue à dire, et à faire dire, que le Mal n'a jamais été aussi menaçant, aussi épouvantable, paralysant ; et que ce soit filmé, prouvé, refilmé, télévisé et encore retélévisé. La croyance de tous à la réalité du Mal est la condition de survie de notre civilisation de mises en scène caritatives. La Bienfaisance est une manière de parler, la Charité est un effet de style. Tout ce qu'on vous demande c'est d'y croire. D'avoir la foi qui sauvera le Spectacle (tant que celui-ci n'aura pas disparu, je ne vois aucun motif pour renoncer à cette notion débordienne). Et puis surtout de le dire bien haut. Et de répéter chaque fois qu'il faut que vous adorez ce qu'il faut adorer, que vous condamnez ce qu'il faut condamner, le racisme un peu partout, les régionalismes terroristes, les intégrismes islamiques, les populismes, les poujadismes, le trafic d'ivoire ou de fourrure, la sponsorisation du Paris-Dakar et la renaissance des nationalismes dans les pays de l'Est délivrés. Dilige et quod vis fac, écrivait saint Augustin : « Aime et fais ce que tu veux ». De nos jours, ce serait plutôt : dis que tu aimes, et fais du business.

Le Bien a toujours eu besoin du Mal, mais aujourd'hui plus que jamais. Le faux Bien a besoin d'épouvantails ; moins pour les liquider, d'ailleurs, que pour anéantir, à

travers eux ou au-delà d'eux, ce qu'il pourrait rester encore, de par le monde, d'irrégularités inquiétantes, d'exceptions, de bizarreries insupportables, enfin les vrais dangers qui le menacent, quoique l'on n'en parle jamais.

Qu'importe, n'est-ce pas, et pour ne prendre qu'un exemple, la mise en fiches de tous les citoyens, si c'est le léger prix à payer de la victoire contre le sida ? Bernanos, à la fin de sa vie, se souvenait d'une époque où l'excellente innovation policière de relever les empreintes digitales commençait tout juste à passer dans les mœurs. Cela indignait les honnêtes gens. On leur répondait que « ce préjugé contre la Science risquait de mettre obstacle à une admirable réforme des méthodes d'identification ». Et aussi « que l'on ne pouvait sacrifier le Progrès à la crainte ridicule de se salir les doigts ». En 1947 encore, il se rappelait, Bernanos, qu'au temps de sa jeunesse « la formalité du passeport semblait abolie à jamais » ; qu'on pouvait faire le tour du monde avec une simple carte de visite en poche. Et puis ensuite, doucement d'abord, puis de plus en plus rapidement, les étaux se sont resserrés. Ce qu'il a vu se fabriquer, après 45, à toute allure, en série, c'était « une humanité docile, de plus en plus docile, à mesure que l'organisation économique, les concurrences et les guerres exigent une réglementation plus minutieuse ».

« Ce que vos ancêtres appelaient des libertés, vous l'appellez déjà des désordres, des fantaisies », s'épouvantait-il.

Il dirait quoi aujourd'hui ?

J'ai longtemps été naïf. Je m'imaginai que les Justes Causes faisaient partie de ce qui va de soi. Et que tout ce dont il est intéressant de discuter commençait là où s'arrête ce qui va de soi. Je me trompais évidemment. Ce



n'est pas parce qu'on est tous bien d'accord, que l'on condamne tous la mort, l'apartheid, le cancer, les incendies de forêt, ce n'est pas parce que l'on préfère tous la tolérance, le cosmopolitisme, les échanges entre peuples et cultures, qu'on souffre tous pour les Éthiopiens, pour les nouveaux pauvres, pour les affamés du Sahel, que ce sont des raisons valables pour ne pas le redire mille fois par jour.

Encore doit-on trouver la manière. Il ne suffit pas d'être bénisseur jusqu'à l'os, il faut d'abord avoir l'air, à chaque instant, de découvrir la Lune des Bienfaits. Penser « juste » est une sorte de science. Penser « juste », c'est penser bien, mais avec assez de virulence apparente pour que l'auditeur ou le lecteur ait l'impression que vous pensez seul, et surtout très périlleusement, contre de terribles ennemis, avec un courage inégalable.

C'est toujours amusant, les effets de manches, c'est toujours drôle les effets de muscles de ceux qui font semblant d'avoir voué leur vie à la Bienfaisance. Ça doit être assez agréable, de n'arbitrer que des parties jouées, des batailles où on connaît les vaincus avant de les avoir engagées. C'est rassurant, de revivre des affaires qui ont déjà été réglées. C'est une sinécure, dans un sens, de lancer des recherches contre des morts. Plus le monde devient complexe, inextricable dans ses trucages, perdu dans ses propres trompe-l'œil, et plus on se cramponne aux époques où il y avait encore un Mal et un Bien. Du vrai blanc et du vrai noir. De la vraie lumière et de la vraie nuit.

Fouiller dans les poubelles de l'Histoire ne vous réserve que les surprises que vous attendiez. La téléfatwa décrétée contre Heidegger, il y a quelques années, a été l'occasion d'une démonstration intéressante. Heidegger nazi. Voilà

un scoop ! C'était glorieux de ramener au port cette carcasse de poisson allemand aux chairs toutes dévorées déjà par les mille requins du temps qui passe ! C'était un exploit de révéler ce secret philosophique de polichinelle. C'était une entreprise héroïque. Autant que de se faire peur, ici, chez nous, bien au chaud, avec Saddam, avec Ceausescu, avec Pol Pot, avec d'autres. Aux généreux distillateurs de la bonne pensée garantie, il faut des méchants de même métal que leur propre vertu de pacotille.

Si les plus authentiques criminels deviennent des fictions dans nos écrans, c'est que le terrorisme du Bien, inséparable de la civilisation des masses (auxquelles il n'est plus question depuis longtemps de faire comprendre autre chose que le langage binaire : oui-non, gentil-méchant, blanc-noir), ne se nourrit lui-même que d'ennemis simples et sur mesure, que de repoussoirs bien définis, bien cadrés en tant que repoussoirs, et grâce auxquels sa domination exemplaire sera d'autant mieux assurée.

Aussi l'hitlérisation de l'adversaire devient-elle une sorte de réflexe. En vrac, dans la période récente, Khomeiny, Brejnev, Kadhafi, Jaruzelski, quelques autres, se sont retrouvés élus Hitler de l'année à la majorité des suffrages, et au risque d'effacer dans les mémoires la spécificité définitive de l'abomination hitlérienne. La « quatrième armée du monde » irakienne a été gonflée démesurément, comme la Securitate roumaine un an plus tôt. Il faut sans cesse nous réinjecter la foi dans la réalité réelle de la néo-réalité.

Nous vivons dans une atmosphère de religiosité acharnée ; pas la vieille religion, bien sûr, l'athéisme ne

cesse de grandir, l'indifférence se répand, les croyances définies d'autrefois (celles qui, parce qu'elles étaient réellement folles, justifiaient la folie religieuse) ont plus ou moins disparu. Notre religion à nous est encore beaucoup plus délirante. Avoir la foi se ramène désormais à avoir foi dans le Spectacle.

Toutes nos guerres se déroulent après la bataille (la vraie, la dernière, celle qui a vraiment opposé le Mal au Bien entre 40 et 45). On nous a conduits, pendant le crypto-conflit du Golfe, à la contemplation de l'horreur pure comme des enfants grimpent dans le Train Fou, affrontent la Montagne du Tonnerre, essuient les attaques foudroyantes des Pirates des Caraïbes retransmises sur grand écran. Saddam Hussein lui-même, au début, en jouant sur la bonne corde sentimentale, a prouvé qu'il avait bien compris à quel point nous adorions nous faire peur, et avec quel type précis d'images. Tout le monde le décrivait alors comme un expert en médias, un super-télémachiavel. C'était à mon avis très incomplet ; il s'est surtout montré excellent connaisseur de notre culte philanthrope. Souvenez-vous de ses répugnantes mains de boucher tripotant les cheveux blonds du petit Anglais (il essaiera de recommencer un coup du même ordre, pendant la guerre elle-même, en prétendant qu'une de ses usines bombardées était une fabrique de lait pour bébés). Quelle séquence d'anthologie ! Quel morceau de bravoure provocatoire à étudier, dans les cinémathèques de l'avenir, lorsque tout cela sera bien fini !

Inutile, donc, de s'étonner du comportement du public, dès le début des hostilités. Si les téléspectateurs, au plus léger signal, se sont bousculés dans les supermarchés pour stocker les nouilles et le sucre comme s'ils jouaient

l'Occupation, c'était d'abord en hommage à la référence 39-45 omniprésente dans les discours (Saddam-Hitler, « mourir pour Dantzig », « Ligne Maginot » irakienne au Koweït, etc.). Dans le Midi, paraît-il, on a acheté des armes en masse (sans qu'on sache très bien contre quoi, ou contre qui, elles devaient servir). Enfin, on a participé. On a prouvé qu'on y croyait. On a eu peur quand il fallait, on est resté chez soi par crainte des attentats, on a renoncé à prendre l'avion, on a presque cessé de consommer. Des tas d'industries ridicules, agences de voyages, immobilier, magasins de vêtements, bagnoles, ont failli péricliter.

Les rues de Paris se vidaient à heure fixe, dès le soir tombé, c'était beau, on ne croisait plus que des incroyants.

« Le débat religieux, constatait déjà Valéry, n'est plus entre religions, mais entre ceux qui croient que croire a une valeur quelconque, et les autres. »

Ah ! la dévotion des Charitables ! De nos jours, ce sont les chanteurs, comme on sait, ce sont les acteurs, les sportifs, les « créatifs » de la pub, qui sont passés maîtres dans cet exercice d'apologétique spectaculaire. Ils vous matraquent leur emballement dans un seul souffle, avec un tel enthousiasme, ils s'engagent avec une telle ferveur contre la drogue, la myopathie, les inondations, la famine dans le monde, pour les droits de l'homme, le sauvetage des Kurdes, et sur un ton si convaincant, et avec une telle émotion, que vous avez presque l'impression, une seconde, à les voir foncer si courageusement par tant de brèches inexplorées, qu'ils ont découvert ces causes tout seuls. Quel spectacle palpitant ! Ô Trémolo Business vertigineux ! Ô Aventuriers du Bien Perdu ! Ô SOS Portes Ouvertes ! On s'évanouit ! C'est trop ! Pitié !

Bien sûr, tout cela n'est que bluff cynique, pur effet de discours encore une fois, leurre de charité crapuleux, contrefaçon de bienfaisance. Comme ces chars trompe-l'œil en plastique, ces lance-missiles en résine de verre, ces avions en contreplaqué, toutes ces poupées gonflables sur lesquelles les Américains, dans le désert d'Irak, furent invités à s'exciter (mais sur quoi pourrait-on s'exciter lorsqu'il ne reste que des leurres ?)... Quand ce livre paraîtra, qui se souviendra encore des Kurdes ? Qui se souvient déjà de Beyrouth ? De Bucarest et de sa « révolution trahie » ? Mais qui se rappelle les imprécations, dans les années 70, contre le sort des prisonniers de droit commun ? L'indignation unanime contre l'univers carcéral ? Le Grand Enfermement ? Les QHS ? Tout a disparu d'un coup d'un seul, comme ces immeubles explosés sur place, résorbés dans leurs propres décombres sans que rien alentour soit touché. Et les fous ? Les merveilleux « schizos » d'avant-garde d'il n'y a même pas vingt ans ? Dans les poubelles eux aussi ! Loi implacable de la Machine ! Rotation des collections ! L'Éphémère est roi ! Les bons sentiments suivent les mouvements de la mode, comme le reste, ils sont « couture » comme tout le monde. De la sape, la Charité a le charme léger, les clins d'œil, le côté déstructuré, vous pouvez la porter feuille morte, sans manches, décontracté pour balades à travers la ville, en crêpe de soie lavée, en blazer coordonné à une jupe-culotte. Les victimes sont jetables, à la façon de nos petits briquets. On leur fait faire le tour du pâté de médias et puis ça va. Kurdes, délinquants, Libanais, même combat : tous reines d'un jour. Trois petits tours et aux suivants !

Mais le plus divertissant encore, le plus savoureux peut-être, c'est lorsque ces champions des Justes Causes se retrouvent ensemble sur les planches, se réunissent pour discuter, mettre en débat leurs convergences, chercher des nuances, des variantes, tituber dans la plus dégoûtante complicité en inventant des dissonances. Regardez-les, écoutez-les, ils sont venus, ils sont tous là, ils appartiennent tous à la même famille, ce sont les espèces de saint Vincent de Paul du grand banditisme caritatif. À quoi bon citer des noms ? Des émissions ? Des programmes ? C'est leur collectif qui est grandiose. C'est cette Charity connection tout entière qui a de l'allure. S'ils voulaient qu'on les différencie, il fallait d'abord qu'ils changent de disque. Après tout, en Italie du sud, certains mafiosis très notoires interprètent bien, chaque année, au cours des représentations de la Passion, le rôle de Jésus-Christ soi-même. Qu'est ce qu'on fait d'autre aujourd'hui, sur les plateaux de la fin du siècle ? Il n'existe pas de mafia sans famille, ni sans idéalisation de la famille (le danger guette, les traîtres pullulent, la famille seule ne ment pas), et le « retour de la famille » dont on se gargarise dans le journalisme n'est que l'un des symptômes du triomphe, dans tous les domaines imaginables de l'esprit mafieux avec ses traits quintessentiels (protection, clientélisme enragé, culte grotesque de l'« honneur », vengeance des offenses, loi du silence). La Banque Mondiale des droits de l'homme est leur formidable organisme de blanchiment des capitaux. Une seule déclaration philanthrope vous ouvre des paradis fiscaux encore plus vastes, encore mille fois plus inattaquables que les Iles Caïman ou Panama.

Tout de même, on les admire en vrais artistes d'arriver à se contester, faire semblant de controverser,

s'antagoniser à la force du poignet sans paraître fatigués. O sentimental harassment qui, lui, ne sera jamais puni par aucune loi ! Oui, le Bien a vraiment tout envahi ; un Bien un peu spécial, évidemment, ce qui complique encore les choses. Une Vertu de mascarade ; ou plutôt, plus justement, ce qui reste de la Vertu quand la virulence du Vice a cessé de l'asticoter. Ce Bien réchauffé, ce Bien en revival que j'évoque est un peu à l' « Être infiniment bon » de la théologie ce qu'un quartier réhabilité est à un quartier d'autrefois, construit lentement, rassemblé patiemment, au gré des siècles et des hasards ; ou une cochonnerie d'« espace arboré » à de bons vieux arbres normaux, poussés n'importe comment, sans rien demander à personne ; ou encore, si on préfère, une liste de best-sellers de maintenant à l'histoire de la littérature.

Davantage la nostalgie du Bien que le Bien réel impossible. Voilà. Une sorte de prix de consolation. Un Bien de consolation, en somme.

Ça ne pouvait plus durer les barbaries ! Ça suffisait les horreurs ! Tout le monde au lit ! En clinique ! Tubes, chimie, visites, télé dans la chambre. Silence on soigne ! L'hôpital ne rigole plus de la charité ; c'est ensemble désormais, main dans la main, qu'ils prennent à cœur notre avenir. Sous anesthésie au besoin. Cure de sommeil. Calmants. Dodo.

### III

## CHERCHEZ L'IDOLE

Que tout cela se paye par beaucoup de lourdeur, énormément de mauvais goût, et surtout des lois, des lois nouvelles, des lois tout le temps, des lois pour tout, des lois inédites presque chaque jour, pour notre confort, pour notre bonheur, voilà qui n'a rien d'illogique. Et qui s'en plaindrait ?

D'ailleurs nous les voulons, ces lois, nous n'arrêtons pas d'en demander d'autres. Ce sont tous les jours des suppliques, la même plainte quotidiennement, le même sanglot : « Des lois ! Des lois ! Encore ! De nouvelles lois ! Des décrets pour tout ! Des lois-cadres ! Une nouvelle législation ! Des punitions ! Des châtiments ! »

Le monde change, les mœurs évoluent, il faut répondre au coup par coup.

Nous voulons des barrières juridiques, des limites, encore du pénal ! Nous ne savons plus du tout où nous allons ! La paix de l'humanité a un prix !

Mon royaume pour un décret !

Il serait vain d'incriminer le Spectacle sans clouer les spectateurs au même pilori. La plus belle fille du monde ne peut donner que les caresses dont on la couvre. Le Spectacle ne peut offrir que ce qu'il trouve chez ceux qui le désirent. Et le Consensus, au fond des choses, n'est qu'un autre nom pour « servitude ». Il a pu changer selon les époques, il a pu s'appeler patriotisme, Église, sacralisation



de la famille, de l'ordre, de la propriété. Chaque siècle le redécore à neuf. Le protège de ses barbelés. Hérissé tout autour ses principes. Le meilleur moyen probablement, le seul peut-être, pour repérer les objets de culte d'un moment de la civilisation, c'est de bien connaître les lois chargées d'encadrer le peuple des fidèles comme d'en réprimer les écarts.

Céline par exemple, pour son temps, manifeste une lucidité admirable lorsqu'il montre son héros, dans le *Voyage*, se sauvant du lynchage in extremis Par des proclamations patriotiques :

« Moi, dont le sang s'est mêlé au vôtre au cours d'inoubliables batailles ! [...] Vive la France, nom de Dieu ! Vive la France ! »

Le danger passé, il conclut :

« Il ne faut jamais se montrer difficile sur le moyen de se sauver de l'étrépadé, ni perdre son temps non plus à rechercher les raisons d'une persécution dont on est l'objet. Y échapper suffit au sage. »

J'attends toujours le romancier qui montrera un personnage d'aujourd'hui désarmant la haine de ses ennemis en agitant la Déclaration des Droits de l'Homme, sa carte grise, une facture de redevance télé.

On a bien vu, en février dernier, dans le désert du Koweït, des soldats irakiens qui se rendaient, drapeau blanc dans une main, Coran dans l'autre.

Un soldat occidental, il se serait rendu avec quoi ? En brandissant quoi de consensuel, donc de « religieux » ? Son numéro de Sécu ? Une cassette vidéo ? Son thème astral ? Un cheeseburger ? Tout ça ensemble ?

L'intéressant, c'est que le lynchage prend maintenant des masques progressistes. Rejetés par la porte, les vieux

réflexes de haine et d'exclusion rentrent aussitôt par la fenêtre pour s'exercer contre de nouveaux boucs émissaires toujours plus incontestables. Les pays où la chasse aux sorcières bat son plein se multiplient (au Nord pour commencer, comme de juste, chez les protestants), mais personne n'en parle de cette façon puisque c'est comme de juste en vue du Bien. Contre les derniers tabous encore en place. Quoi de plus sympathique, par exemple, quoi de plus incontestable, en vérité, que la lutte contre l'inceste ? En Hollande, dans certains centres spécialisés, on fait jouer les mineurs perturbés avec des poupées spéciales équipées d'attributs sexuels agressifs : vagins bien ouverts, poils, verges en érection. D'après le comportement des enfants, on affirme pouvoir déceler les cas d'inceste. Quelques voix timides s'élèvent pour contester la méthode, mettre en doute son efficacité, dénoncer sa scientificité, suggérer qu'elle pourrait bien avoir, hélas, quelques petits « effets pervers ». Que le Bien, en somme, et fatalement, serait toujours le pire ennemi du bien. Mais qui oserait arrêter la machine à exorciser, maintenant qu'elle a été lancée ?

Certes, nous n'avons pas encore la franchise de faire parader nos Armées de la Vertu à la façon des muttawas en Arabie Saoudite, cette « police religieuse » d'État qui patrouille dans les rues en 4x4 pour y faire respecter les lois coraniques, veiller à la fermeture des boutiques durant les heures de prières et tabasser les femmes qui laisseraient apercevoir un peu de peau nue. Mais ça viendra, ça viendra peut-être, il suffit seulement encore d'attendre.

« Sur la planète “électrifiée”, conditionnée par l'environnement de l'information, la chasse à l'homme

avec ses innombrables formes d'espionnage est devenue un drame universel », a constaté McLuhan. il y a déjà un certain temps. Pour une fois, il parlait d'or.

Le lynchage accompagne le Consensus comme l'ombre accompagne l'homme.

Au nom de l'Intérêt Général, tout devient suspect, dénonçable. L'exigence de la « vérité », la Transparence divinisée, la glastnost appliquée à la télévie quotidienne, voilà le truc mirobolant des Vertueux de profession en pleine trémulation, en pleine lévitation de Bienfaisance. « Pharisaïsme », aurait-on dit en des temps un peu plus cultivés. Qu'est-ce que c'était, un « pharisien » ? Quelqu'un qui était convaincu de se trouver lui-même en état de grâce, donc justifié d'intervenir dans la vie des autres à tour de bras. Les médias ont redonné au pharisaïsme un coup de jeunesse providentiel. Attention ! L'écran dévoile les hommes ! L'image ne ment jamais ! C'est pas comme les mots !

Chaque téléprestation devient une épreuve de vérité. « Mon cœur mis à nu » tous les soirs ! On doit la vérité. On doit la transparence de sa pensée. On doit faire semblant de ne pas mentir.

Comme si on devait quoi que ce soit à la Société de Pacotille ! À ceux qu'on aime, peut-être, et encore : si on les aime, précisément, c'est parce qu'ils pensent qu'on ne leur doit rien.

Toute vie se résumant aujourd'hui à ce qui en reste d'apparence, cette fière exigence de « vérité » n'est bien sûr qu'un trompe-l'œil de plus, un effet de discours là aussi, un leurre de style supplémentaire, une simple manière de parler. La « vérité » qui s'étale sur les plateaux est à peu près aussi utilisable que les médicaments

périmés ou les tonnes de beurre au peroxyde déversés par les organisations caritatives sur les pays en grande détresse. On vous demande d'y croire et puis c'est tout. La vraie vérité n'est pas pour vous.

« Jamais l'égoïsme ne s'était montré plus à découvert, mais le bien public, la liberté, la vertu même étaient dans toutes les bouches », constatait M<sup>me</sup> de Ménéville dans l'ambiance de 1789.

Nous en sommes là exactement.

Maintenir dans le secret de soi-même la possibilité du mensonge, c'était encore laisser une chance, même une toute petite, au plaisir ; Sade ne m'a pas attendu pour le dire : « La dissimulation et l'hypocrisie sont des besoins que la société nous a faits ; cédon-y. » Ou pire encore : « Il n'est pas un seul projet de crime, quelle que fût la passion qui l'inspirât, qui n'ait fait circuler dans mes veines le feu subtil de la lubricité : le mensonge, l'impiété, la calomnie, la friponnerie, la dureté d'âme, la gourmandise même, ont produit dans moi ces effets. »

À la faveur de notre marche accélérée vers l'innocence, l'érotisme, la vérité tranchante du « crime » sexuel sont bien sûr les premiers à s'effacer. On peut voir des ministres américains ou australiens se traîner en larmes à la télé pour avouer qu'ils ont trompé leur femme mais que c'est fini, promis juré, ils ne recommenceront plus jamais. Une association britannique cogite la possibilité d'assortir les disques d'un système de codification comparable à celui du cinéma et grâce auquel les acheteurs seront mis en garde contre « le contenu sexuellement implicite » de certaines chansons. Il y a quelques années, une jeune comédienne avait été contrainte de démentir son sida devant le Tribunal Médiatique du Peuple. Aujourd'hui, un

acteur français victime d'une brutale campagne de dénigrement aux USA, se retrouve accusé d'avoir participé à un viol à neuf ans. Hein ? Neuf ans ? Vous avez bien dit neuf ? Oui, oui, ça n'a d'ailleurs pas l'air d'étonner tellement ses détracteurs, ils sont beaucoup trop occupés à s'indigner, ils foncent, ils boycottent, ils aboient, le scandale gronde, les rectificatifs se succèdent. Finalement, l'acteur n'aurait pas participé, il aurait seulement assisté... Mais « assister », en anglais, voyez-vous, se traduit par *participate*... Non ? Si, si ! Et ainsi de suite.

On pourrait en effet continuer la revue de presse pendant des heures. Ces anecdotes sont insignifiantes, je l'admets, mais il est devenu nécessaire de noter au vol tout ce qui se dit ou se montre, parce que ces choses, pour la plupart ridicules dès leur apparition, redeviennent en moins d'une semaine incompréhensibles, donc leur analyse inconcevable. « Si ce n'était pas alarmer la société où l'on est dénoncé comme un homme dangereux, j'aurais écrit tous les soirs tout ce qui se disait et se faisait », a regretté un jour le prince de Ligne.

Mais qu'aurions-nous à craindre, nous, des alarmes d'une société à la fois sûre de sa puissance et pour qui presque tout, désormais, représente un danger effrayant, même notre silence éventuel ?

Le transexualisme de masse a cessé d'être une utopie pour devenir notre réalité de remplacement. J'aime, dit une jeune « écrivaine » dans une envolée pleine de poésie consolatrice, « voir les frontières du sexe transgressées par l'être androgyne qui refuse d'être mutilé ». Houuu ! Comme c'est joliment soupiré ! D'un côté, « frontières », « mutilé », des notions antipathiques ; de l'autre « transgression », concept d'autant plus souriant qu'il est

aujourd'hui inoffensif. Le tout culminant dans la célébration de « l'être androgyne », héros idéal, comme de juste, de la nouvelle bien-pensance.

Voir encore des différences sexuelles et en jouir est devenu un handicap, une tare exilante, la preuve qu'on pense mal, ou même simplement que l'on pourrait penser quelque chose. Le sexe, à l'heure où j'écris, et sauf divine surprise de dernière minute, est désormais rétrospectif, conjugable au passé, minuscule point-virgule d'écume sur la ligne d'horizon de l'histoire humaine. D'après les vieux manuels de confesseurs, la « délectation morose » consistait à s'attarder (morositas) à la représentation mentale ou verbale d'un acte sexuel passé. Nous y sommes en plein. Toutes nos voluptés sont derrière nous. Une archéologie du plaisir serait à inventer : la vie sexuelle comme archives...

Il y a pas mal d'années déjà, l'involontaire comique médiatique avait fait ses choux gras de la vogue de la new chastity, ce n'était qu'un pâle début, l'annonce que nous entrions dans la nouvelle Ère, celle du Phallus sous Latex. Le mythe rétrospectif de l'orgie posé, et unanimement accepté (chacun est censé avoir baisé dans les années 70, plus personne n'est censé baiser aujourd'hui), la contrition suit d'elle-même. Mea culpa général. Tout le monde la queue basse, c'est le cas de le dire. De même qu'en politique la cause est entendue, il n'y a plus d'alternative présentable à la démocratie et à l'économie de marché, de même dans le domaine des rapports des sexes prévaut le sentiment qu'il n'existe plus d'alternative au couple, officiel ou non, homo, hétéro, peu importe, mais couple. Famille. Dans l'intimité de chacun, le sida aurait joué un rôle comparable à celui du Mur écroulé de Berlin en

politique. L'individuel comme le collectif n'auraient plus le choix. Plus aucun choix dans le social, plus aucun choix dans le privé. Terminé là aussi. Rideau. Ce monde est plein de réunifications moins commentées, plus discrètes que celle de RFA-RDA, mais tout aussi chargées d'avenir.

« Je me demande, dit un personnage des Possédés, qui nous devons remercier pour avoir si habilement travaillé les esprits que personne n'a plus une seule idée à soi. »

Nous pourrions, nous, très bien savoir, mais nous préférons ne pas trop chercher.

Il en va donc de l'effondrement de la différence sexuelle comme de celui des anciens rapports « bloqués » Est-Ouest : leur disparition entraîne la précipitation affolée de la plupart vers les derniers pôles, les dernières bouées rassurantes : le Bien commun, les principes moraux, la Vertu. Mais qui dit Bien, dit recours à la loi pour protéger celui-ci. Vouloir le Bien, c'est donc, et par-dessus tout, vouloir l'État qui le garantira.

Nous sommes aujourd'hui dans une situation qui rappelle, en mille fois pire, en cent mille fois plus redoutable, celle du XVII<sup>e</sup> siècle, où avoir une opinion à soi, être individu, apparaître individu (et pas individu bidon, « singularisé » en toc par la sape standard, la voiture, le look, les loisirs, etc.), constituait la définition même de l'hérésie. La liberté de penser a toujours été une sorte de maladie, nous voilà guéris à fond. Ne pas débiter le catéchisme collectif d'emblée est un signe de folie. Jamais le troupeau de ceux qui regardent passer les images n'a été plus sensible aux moindres écarts qui pourraient lui porter préjudice. Jamais le Bien n'a été davantage synonyme de mise absolue en commun.

Il est indispensable de suivre à la trace ceux ou celles qui, à tel moment, à tel autre, réclament de nouvelles mesures destinées à renforcer les vieilles tenailles sociales, si on veut comprendre la dévotion particulière de cette fin de siècle. De temps en temps, dans le TGV de la Répression, grimpent de nouveaux passagers, il faut savoir les repérer. Les féministes, par exemple, profitèrent récemment de l'émotion soulevée par les sinistres déclarations antisémites de je ne sais plus quel vieux cinéaste, pour rappeler qu'elles avaient dans leurs fonds de tiroirs deux ou trois projets anti-sexistes de derrière les fagots qui ne demandaient qu'à être adoptés. Ça n'avait pas le moindre rapport, mais personne ne s'en est étonné. Une même société peut très bien, en trois mois, passer majoritairement de la protestation vertueuse en faveur d'un romancier persécuté par des ayatollahs, à l'indignation tout aussi vertueuse contre le « sexisme » des images.

Dans un livre dont le titre était si vulgaire que je me refuse à l'imprimer, mais qui valait son pesant de candeur tartuffière, une ex-conseillère de l'Elysée, il n'y a pas si longtemps, partait en croisade au nom de la « part d'enfance bafouée ou négligée » par la télé. Sa bête noire, bien sûr, c'étaient les feuilletons, les séries américaines et leur incroyable « violence ». Presque trop gros pour être vrai, elle suggérait aux publicitaires de censurer eux-mêmes les tranches horaires les plus saignantes ou érotiques. La pub exorcisant les mal-Pensants ! Les annonceurs mobilisés pour balayer les écuries du Spectacle ! Le Business appelé à l'aide contre l'immoralité ! La connerie marchande boycottant la connerie imagée ! Eurodisneyland en boucle !



Vert paradis de l'an 2000 où les annonceurs seront aussi les censeurs !

La litanie des bons sentiments, le catéchisme par lequel n'importe qui est désormais tenu de se présenter, remplace en fin de compte, et très avantageusement, la prière, si tant est que celle-ci, comme le soutenait Nietzsche, n'a été inventée par les grands fondateurs de religions que pour avoir la paix ; pour que les gens, pendant ce temps-là au moins, ne les emmerdent pas trop. Dressage, discipline. Occupation des mains, de l'esprit, des yeux... Amener les fidèles à répéter les quatre-vingt-dix-neuf noms de Dieu ou à reprendre en chœur, devant l'écran, le chapelet des droits de l'homme, voilà d'excellentes mesures éducatives, bien adaptées à des moments précis, et différents, de l'histoire humaine ; et destinées à rendre tout le monde à peu près supportable, au moins quelque temps.

Cherchez l'Idole ! Le peuple un jour, la morale conservatrice le lendemain, les femmes le surlendemain, les enfants, les animaux, les pauvres, la patrie, la marchandise publicisée, l'amour, l'âme, la poésie, Dieu. Quelle importance ? Ce qui compte, ce ne sont pas les appellations finalement interchangeable de l'Idole, c'est qu'il y en ait une, toujours, au moins une, à chaque fois, et qu'elle soit suffisamment massive, suffisamment impressionnante, et que la question de la justifier ne se pose plus pour personne.

Le Bien Général est le véritable nom commun de l'Idole à travers les âges, et sa puissance se fonde sur la lourdeur, la crédulité, l'envie, l'ignorance, la fourberie, la surdité et la lenteur grégaire de presque tous.

Cherchez l'Idole ! Sous la Deuxième République, en France, c'est le peuple qui a commencé à servir d'objet de culte, donc de prétexte répressif. Les militants du progrès accusèrent les écrivains de le démoraliser, ce peuple, de le décourager : voilà au moins un grief qui avait devant lui un bel avenir. Personne ne sait aujourd'hui ce qu'a pu être, en 1851, l'« amendement Riancey », et c'est dommage. Il s'agissait en réalité d'une sorte de fatwa à la française dirigée « contre tout écrit ayant la forme d'un roman et passible d'un droit de timbre supplémentaire ».

« À mon retour à Paris, raconte Nerval au début d'Angélique, je trouvai la littérature dans un état de terreur inexprimable. Par suite de l'amendement Riancey à la loi sur la presse, il était défendu aux journaux d'insérer ce que l'assemblée s'est plu à appeler feuilleton-roman [...]. Moi-même qui ne suis pas un romancier, je tremblais en songeant à cette interprétation vague, qu'il serait possible de donner à ces deux mots bizarrement accouplés : feuilleton-roman. »

Quelques années plus tard, sous le Second Empire, l'accent fut plutôt mis, comme on sait, sur la défense des bonnes mœurs. L'« étrange » et le « blasphème » devinrent éminemment punissables. Il y eut les procès de Flaubert puis de Baudelaire, auxquels il faut toujours revenir. On pouvait alors se retrouver condamné pour « atteinte à la morale religieuse » ou à la « morale publique », ou encore les deux ensemble.

Sautons un siècle, nous revoilà chez nous, à la veille de l'an 2000... Certes, la Femme a quelque difficulté à devenir, du moins ici, en France, ce Totem incritiquable, indégradable, non ironisable, que le féminisme n'en finit pas d'espérer un jour ériger. En attendant, Dieu merci,

nous avons l'Enfant. Passe-partout intouchable, l'Enfant ! Le martyr des Téléthons ! Successeur pêle-mêle du Peuple, de la Morale, des Mœurs et de la Religion ! De Dieu même, peut-être, au fond. Héritier universel. Grand Fétiche. Fouet unique à tout cravacher. Au nom de qui on interdit « à l'affichage » chaque fois qu'on veut tuer. Ah ! l'Enfant ! « Le monde sera sauvé par les enfants » ! Rappelons-nous ces films qui ont abondé, il n'y a pas si longtemps, où l'enfant non souhaité faisait son apparition au milieu d'un couple de jeunes décideurs aux dents longues. Arrivée de Mowgli à Wall Street ! L'enfant-loup sur Fifth Avenue ! Le Naturel au galop ! L'Authentique, sous la forme d'un bébé, venant rafraîchir la mémoire de l'espèce humaine, parvenue au stade le plus sophistiqué de son esclavage enthousiaste, et lui remettre le nez dans ses origines « animales », ses racines « sauvages » reniées. Ses liens imprescriptibles avec le Grand Tout, les arbres, les champs, les archipels, les étoiles, les animaux (quand on se souvient que les Irakiens, dans les premiers jours du mois d'août 90, ont mangé les bêtes du zoo de Koweït-City, surtout les cerfs et les antilopes, on comprend que tout le monde ensuite ait si farouchement voulu leur peau).

Et cet autre film, L'Ours, dernièrement, par lequel la conspiration planétaire écologico-initiatique, ou occulto-naturiste, s'est exprimée avec l'éclat et le succès que l'on sait ! Non, on n'en finirait jamais s'il fallait tout rappeler. Et nos grandes prières à la Terre ! Comme si l'organisation de la dégradation du monde physique et la dénonciation de cette dégradation n'avaient pas une seule et même source ! ... La Terre sacrée ! Martyrisée ! Notre Mère à tous vandalisée, polluée, asphyxiée !... On entend ce refrain tous les jours. Encore un truc qui marche à fond ! La Terre,

comme une sorte de myopathe géant, roulant sans cesse, dans les écrans, sous nos yeux épouvantés.

Tocqueville, de son observatoire américain, s'était demandé ce qui faisait « pencher l'esprit des peuples démocratiques vers le panthéisme ». Il avait fini par répondre que plus les conditions deviennent égales entre les hommes, et plus les individus disparaissent, se noient dans la marée de l'espèce, elle-même mélangée avec l'Univers, lui-même mixé avec Dieu dans un seul Tout, une seule idée aussi immense qu'éternelle.

Il aurait pu déduire de cela bien des choses, depuis la divinisation de l'Enfant jusqu'au Business planétaire secrétant son apparent contraire écologique, son effrayant jumeau new age, son double technico-panthéistique.

En France, il faut bien le reconnaître, question sacré, question Idole, nous traînons quand même un peu les pieds, surtout si on compare avec d'autres pays, les États-Unis, le Canada, la Suède. Ah ! ces contrées de rêve de fer où chaque minute de télé est désormais filtrée, visée, châtrée, épurée par les Comités ! Où les censeurs sont convaincus que l'érotisme misérable des pubs est un danger !

Mais patience, patience, les Français ne perdent rien pour attendre. Il nous reste un vague souffle de vie, ça ne pourra pas durer toujours. Notre goût de la frivolité, notre penchant arrogant à l'« individualisme », finiront par être laminés. Tout se paie ! Le puritanisme justifié qui s'empare de la planète, s'intéresse à nous. Le Dénominateur Commun en rage, bien plus efficace et global que les projets des tyrans fous du passé, a promis de nous absorber.

Plus personne n'a déjà le choix entre le vice et la vertu : seulement entre cette dernière et le néant. C'est pour ça que tout s'euphémise. Même la recherche scientifique est saisie par la débauche sentimentale. La biologie, par exemple, n'est plus la discipline que vous pensiez. On vous avait peut-être raconté que le système immunitaire était un formidable dispositif guerrier contre les molécules dangereuses ? Pas du tout ! Erreur complète ! Il s'agit d'une machine, au contraire, extrêmement suave, civilisée, d'une tolérance acharnée, en quête perpétuelle, je cite, d'« équilibre dynamique ». Le pacifisme, en quelque sorte, poursuivi par d'autres moyens.

Les médias ne diffusent que ce qui relève du Bien parce qu'ils veulent nous imposer l'idée qu'ils sont le Bien lui-même enfin complet, réalisé. Les réseaux hertziens, d'ailleurs, pourraient-ils véhiculer autre chose que des débats édifiants ? Et qu'y a-t-il d'autre, en ce monde, aujourd'hui, qu'y a-t-il d'encore vivant, sinon les réseaux hertziens ?

Notre incroyable légèreté, notre ironie provinciale, notre inaptitude française à l'uniformisation européenne, notre mégalomanie encrassée, ont toujours exaspéré les peuples qui voulaient vraiment notre intérêt, et Dieu sait qu'ils sont nombreux. Oh ! nous faisons des efforts. Nous en avons fait. Nous en ferons d'autres. Mais notre plus gros défaut, notre pire tare à vrai dire, notre vice épouvantable, c'est de ne jamais aller jusqu'au bout. Voilà notre immoralité. Nous chipotons dans les pourtours, nous prenons des mesures, votons des lois, nous lançons des tas d'opérations coup de poing dans tous les sens, pour n'importe quoi, n'importe quand, et puis tout s'oublie, tout

se dissout. Même les plus sinistres tendances répressives des temps modernes s'effilochent chez nous, se vaporisent.

Je ne voudrais pas qu'on me pense chauvin. Je sais la France et ses horreurs. Mais on ne m'empêchera jamais de me dire qu'un pays où le féminisme anglo-saxon et le déconstructivisme derridien n'ont jamais pu réellement adhérer, prendre racine en profondeur, ne peut être tout à fait mauvais.

C'est bien pour cela que nous inquiétons. Il faudra un jour nous liquider. Nous coloriser nous aussi. Nous convertir intégralement.

Les Allemands déjà, du temps de leur splendeur hitlérienne, nous prévoyaient dans l'avenir terre inoffensive de tourisme, de loisir et gastronomie, province de la mode et des parfums, une sorte de Suisse un peu plus vaste, ouverte aux tours opérateurs de la Germanie universelle. Le petit bréviaire de Friedrich Sieburg, Dieu est-il français ?, publié en 1930, pourrait être réécrit de nos jours sans rien y changer d'essentiel. Un pays qui a fait du « bien-être individuel » la source suprême de ses valeurs, est-ce que c'est sérieux ?

Supportable ? Est-ce que ça peut durer longtemps ? Nous étions, disait Sieburg, avec juste la pointe de regret nécessaire, le « symbole éclatant et respectable d'un monde qui disparaît ». Le meilleur service à nous rendre était encore de nous achever. « Il serait douloureux, concluait-il, de penser que l'eupéanisation de la France puisse être à ce prix ». Mais enfin que voulez-vous, on n'a rien sans rien.

De l'hitlérisation de la planète à sa disneysation contemporaine, il n'y a que la violence qui est tombée ; et encore, pas pour tout le monde.

## IV

# LES PLUMES ET LE GOUDRON

Ces dernières années du siècle sont à l'article du Bien comme on dit « à l'article de la mort ». Elles n'en finiront pas de se finir.

Évidemment qu'il y a une vie après le dernier soupir, inutile de chercher des témoignages, des histoires de « ressuscités » à dormir debout, des affaires de Near Death Expériences, ouvrons plutôt les yeux autour de nous, goûtons donc cette lumière suave, ces chants partout. Et cette musique. Et cette bonté. Ces flots d'Amour qui vous enveloppent. Mais oui ! Mais ça y est ! On y est !

Mais c'est maintenant, le Paradis !

Le temps, tout ce temps qui nous reste, qui s'étend devant nous, si bizarre, nous ne savons plus trop quoi en faire, nous ne savons pas trop comment le vivre. C'est une sorte de rab monstrueux, une rallonge indéfinie, un supplément sans bords ni fond. Comment le remplir, comment l'occuper, sinon avec des valeurs, avec du Vrai, avec de la Vertu, avec du Bien ? Et, par conséquent, j'y reviens encore, avec de la prévention contre tout ce qui pourrait mettre en péril ce Vrai, ce Bien et ces Vertus. Voilà. Nous sommes en pleine obsession préventive, en plein ravage prévisionnel, en pleine civilisation prophylactique, et dans tous les domaines possibles. Sans entraide, pas de communication, et sans menaces, pas

d'entraide ; on prendra donc soin de monter en épingle, dans tous les domaines, celles qui subsistent. Souvenez-vous de ces choses ahurissantes, ces campagnes « Drapeau Blanc » inouïes contre les accidents de la route, l'alcool au volant, la vitesse. Ces campagnes « Bouton Blanc » merveilleuses contre les ravages de la drogue. Il n'y a pas de petits exemples. Tout ce qui passe à ma portée, tous les phénomènes qui se succèdent, les plus quotidiens, les plus triviaux, ont mon approbation passionnée ; surtout que je sais très bien maintenant que je serai tout seul à en rire. Un soir, j'ouvre ma télé : émission sur les « accidents domestiques ». Non ? Si ! Ils ne vont pas arriver à faire un débat là-dessus quand même ? Mais si ! Mais si ! Ils y arrivent ! C'est très sérieux, au contraire ! Défense de vous rouler par terre ! Votre appartement fourmille de pièges, ne vous fiez pas aux apparences ! En fin de compte, Saint-Just ne s'était pas trompé : le cocooning est une idée neuve en Europe. Attention ! La terreur rôde au coin des placards ! Vos chérubins vont se brûler avec la cuisinière si elle n'est pas aux normes européennes ! S'empoisonner avec les détergents ! S'ébouillanter avec les casseroles ! S'écraser les doigts dans les portes ! Votre living, c'est Beyrouth ! C'est Stalingrad aux heures chaudes ! Surveillez les outils, les prises, les rallonges non débranchées, les fers à repasser encore chauds ! Patrouillez sans cesse dans votre jungle ! Ouvrez l'œil ! Méfiez-vous de tout ! La porte électronique du garage qui devient folle, voilà une existence brisée ! Et ainsi de suite pendant une heure.

Ce monde a été suffisamment interprété et changé, il s'agit maintenant de le protéger.

Entre la passion du bien-être et la défense des bonnes mœurs, existe un lien direct, logique, comme entre le



plaisir et le jeu qui en sont les antagonistes.

« Il n'y a rien de plaisant, écrit Sade, comme la multiplicité des lois que l'homme fait tous les jours pour se rendre heureux, tandis qu'il n'est pas une seule de ces lois qui ne lui enlève, au contraire, une partie de son bonheur. »

L'escroquerie à l'intérêt général, le chantage au Bien public entraînent une épidémie de droit sans précédent. Pas de liberté pour les amis de la liberté ! C'est encore Sade qui fait dire à Dolmancé dans *La Philosophie dans le boudoir* :

« Les lois ne sont pas faites pour le particulier, mais pour le général, ce qui les met dans une perpétuelle contradiction avec l'intérêt personnel, attendu que l'intérêt personnel l'est toujours avec l'intérêt général. Mais les lois, bonnes pour la société, sont très mauvaises pour l'individu qui la compose. »

Je n'ai jamais cru le moindre mot de la propagande de naguère sur la « libération des mœurs ». C'est au contraire la recherche de l'asexuation que je vois régner depuis toujours et plus que jamais pour toujours. L'érotisme n'a eu l'air de triompher, sous diverses formes écrites ou filmées, que parce qu'il était apparu économiquement assez rentable. C'est bien fini aujourd'hui, on peut revenir aux choses sérieuses. La haine antisexuelle perpétuelle cherche à nouveau ses marques féroces. Elle a déjà trouvé quoi mordre dans certains domaines peu « sensibles », des plaisirs pas trop spectaculaires comme le tabac ou les alcools. Ce ne sont que mièvres galops d'essai, préludes en coulisses, menues agaceries, travaux d'approche. Un des prétendus « Sages » consultés par l'État et maîtres d'œuvre de cette persécution a récemment tenté d'établir

une distinction entre régimes dictatoriaux et sociétés démocratiques : ces dernières brilleraient, a-t-il déclaré, par leur « aptitude à édicter des interdictions voulues par la majorité et rassemblées dans des codes ». Chigaliov disait plus franchement : « Partant de la liberté illimitée, j'aboutis au despotisme illimité. » L'URSS des bonnes décennies nourrissait elle aussi l'ambition, lorsqu'elle faisait savoir ses exigences, de représenter la volonté majoritaire. Quant à Goebbels, en 1933, il définissait ainsi le nazisme : « L'essentiel de ce mouvement révolutionnaire est que l'individualisme s'y trouve anéanti, que l'individu divinisé cède la place au peuple. »

Et un autre médecin fou, il y a longtemps, le sympathique docteur Guillotin, s'était vanté en ces termes de son invention :

« En un clin d'œil, je vous fais sauter la tête sans que vous éprouviez la moindre douleur. »

Voici quelques mois, un magazine de bonne volonté se demandait : « Interdire mais jusqu'où ? » Louable scrupule dépassé ! La mise hors-la-loi d'une telle question devrait même être imminente. Dans moins de dix ans probablement, il ne sera plus possible de l'évoquer. La base démocratique de la nouvelle tyrannie permet déjà de rejeter d'emblée aux extrêmes confins de la société quiconque ose seulement problématiser cette tyrannie. La seule, la bonne question désormais, est de savoir s'il est encore possible de ne pas tout interdire absolument. Tout, oui, tout en vrac, d'un seul coup, dans tous les domaines imaginables. La notion de « limite » n'a déjà presque plus cours. La liberté de penser (donc, par définition, de penser mal) ne peut plus être protégée ; cette liberté disparaîtra de la liste des droits de l'homme le jour où on estimera

démontré que toute liberté individuelle a des effets collectifs nocifs. « On avait oublié que le bonheur public ne se compose que des éléments du bonheur individuel, et l'on tuait le bonheur individuel pour créer le bonheur public », s'est étonné le député Courtois dans son Rapport de la Commission chargée de l'examen des papiers de Robespierre en 1795.

« On avait oublié » ? Tu parles !

Jusqu'où laisser aller nos besoins ? Et nos désirs ? Et nos folies ? C'est avec les meilleures raisons du monde que les écologistes se le demandent. De la prohibition des drogues à la pénalisation de ceux qui en feraient l'apologie, il n'y avait qu'un tout petit pas, il a été franchi allègrement sous les hourras unanimes (article L. 630 du Code de la Santé Publique). Pourquoi, demain, ne pas envoyer en prison quelqu'un qui aurait l'inconscience, par exemple, de dresser le panégyrique des Gitanes ou du whisky ? Qui protesterait ? Pétitionnerait ? Ce n'est plus seulement le droit d'agir selon le seul décret de sa propre pensée dont l'individu est privé (après tout, la vie en paix et en commun a toujours été à ce prix) ; c'est aussi à la simple possibilité de raisonner et de juger tout seul qu'il doit renoncer à présent.

L'appel à la délation s'étale déjà sans complexes puisque c'est pour le bien de tous, et sans déclencher la moindre indignation. « Merci de vous mêler de ce qui ne vous regarde pas », disait une pub récemment. Oui, oui, mêlons-nous de tout, occupons-nous ! Organisons des battues ! Formons des bataillons, des milices pour repérer les bourreaux d'enfants, les épouses martyres, les pères incestueux !

Marchons ! En avant ! Marchons !

D'avance, dans *Les Possédés*, Piotr Stepanovitch Verkhovensky avait résumé la situation :

« Chacun appartient à tous, et tous appartiennent à chacun. »

Amen.

« Seul le nécessaire est nécessaire », dit-il aussi.

Au moins, c'est couverts de plumes et de goudron que les « Bienfaiteurs de l'Humanité », autrefois, que les charlatans philanthropes, que les marchands de potions miraculeuses étaient chassés hors des villages, du temps de la Conquête de l'Ouest.

# V

## CONSENSUS AU POING

Le terrorisme des Bienfaits ne ressemble à aucun autre. C'est de l'air du temps qui se vaporise, des bordées d'ouragans liquoreux, des attentats à l'euphémisme, de sauvages bombardements de litotes.

Vouloir le « dénoncer », c'est déjà passer dans son langage. En nommer les éléments est un exploit presque impossible. Comme d'en chercher les responsables. L'invasion sous laquelle nous allons, un peu courbés mais souriants, quelquefois maugréants mais captivés, a ceci de particulier qu'on est obligé d'en distinguer par artifice les composantes si on veut essayer d'en parler.

On peut dire « médias », « spectacle », « images », ce ne sera jamais complètement ça. Peu de mots arrivent à la hauteur de ce Quelque Chose qui fuit sans cesse tout en vous baignant de son euphorie.

La grande puissance du phénomène, son pouvoir immense à vrai dire, vient de ce qu'il n'est pas possible de ne pas l'oublier alors même qu'il déploie ses prestiges, qu'il répand tous ses effets, qu'il enveloppe tout ce dont il traite, qu'il invente même au besoin ce dont il parle. Les écrans qui nous aveuglent sont transparents. Omniprésents et invisibles. On ne commence à percevoir furtivement qu'on les avait oubliés que lorsque le Système monte des débats pour faire semblant de s'autocritiquer.

Ces procès des médias par eux-mêmes comptent parmi les meilleurs gags. La logique du Show, plus implacable infiniment que toutes les « logiques de guerre » qui soient, consiste à organiser en virtuose sa propre critique, à télécommenter ses propres exploits, à grossir à plaisir ses travers, critiquer sa propre versatilité, barboter dans l'étalage de sa propre crise, dénoncer sa manière de gérer l'actualité en jouant à mort sur l'émotion, et boucler la boucle de sa bouffonnerie en ne laissant à personne le soin de feindre d'analyser mieux qu'elle-même, de façon plus joliment stéréotypée, l'affreux carrousel de ses clichés.

Le tout afin de bien vous enfoncer dans la tête la légitimité de sa prétention à être la conscience du nouveau monde.

Cette pirouette à répétition a lieu si vite que vous n'avez même pas le temps de vous retourner. L'autocritique spectaculaire se cuisine au micro-ondes. C'est l'éternel retour des médiateurs. Il y a même des émissions de radio, le matin, pour discuter de celles du soir à la télé ; on a vraiment pensé à tout.

Le Système avait déjà remporté une première victoire ébouriffante à la faveur des renversements d'Europe centrale, celui de Roumanie principalement, en s'offrant le plaisir de diriger la mise en scène des événements, et puis, quelques petits jours plus tard, la mise en scène du démontage méthodique de la mise en scène précédente. Ça c'était de la distanciation ! Ça c'était du vrai brechtisme appliqué ! On n'est jamais si bien servi, et tout en même temps desservi, que par soi-même, le Spectacle le sait mieux que personne. Dans sa façon de s'accuser, le principe de sa propre apologie comme de sa pérennité était

contenu parfaitement : il y avait bien eu trucage à Timisoara, donc tout le reste était vrai.

Un pareil exploit ne pouvait pas rester isolé des éternités. Plus près de nous, le conflit-fantôme du Golfe, avec ses images de synthèse destinées à nous faire croire que les convulsions de l'Histoire traditionnelle recommençaient sans grand changement, a été l'occasion rêvée de roder de nouveaux tours de passe-passe. Ensuite, on organisa quelques débats pour commenter et critiquer la façon dont ces nouveaux tours nous avaient été présentés.

Ainsi le Système assure-t-il son pouvoir « spirituel » et « moral ». Ainsi, par des opérations de police rapides et publiques à l'intérieur de lui-même, tranquillise-t-il les spectateurs sur sa propre intégrité, tout en rendant chaque jour plus indispensable le devoir de gardiennage hygiéniste totalitaire qu'il a cru bon pour nous de s'assigner.

Cette propagande à dédoublements, avec confessions publiques pseudo-torturées en direct et fausse culpabilité étalée par des Dostoïevski de très bas étage, n'est évidemment pas innocente. Qui a besoin que perdure la Terreur du Bien ? À part moi, tout le monde ou presque, depuis les gangsters de l'État jusqu'aux racketteurs moraux ou matériels des groupes de pression, en passant par la foule des spectateurs qui n'arrêtent pas de participer à la fête en demandant l'extension de la Terreur par de nouvelles lois et des sanctions multipliées contre ceux qui les enfreindraient.

La passion de la persécution reprend, je le répète, un poil de la bête terrible sous les croisades philanthropes. En surface, c'est Babar et Mickey, les jeux éducatifs, les couleurs cocon d'un monde disneyfié à mort. Par-dessous,

et plus que jamais, règne et gronde la vieille sauvagerie, le truc primitif des cavernes, le feu du vieux crématoire sacrificiel de toutes les communautés. Tout ce qui est réprimable doit l'être. Et d'autant plus facilement si le prétexte est scientifique (le sexe via le sida par exemple). Ce n'est pas parce que le cancer du poumon est un danger réel que l'on pourchasse les fumeurs avec de plus en plus de férocité ; ce qui motive d'abord la répression, c'est le plaisir de réprimer, le dernier peut-être qui nous reste ; et avec d'autant plus d'allégresse que la cause est indiscutable. La fin du XX<sup>e</sup> siècle ne sera pas un dîner de gala, mais elle a fait tout ce qu'il fallait pour que ce ne soit jamais dit.

« Quand nous serons devenus moraux tout à fait au sens où nos civilisations l'entendent et le désirent et bientôt l'exigeront, écrivait Céline en 1933, je crois que nous finirons par éclater tout à fait aussi de méchanceté. On ne nous aura laissé pour nous distraire que l'instinct de destruction. »

La tendance de la plupart, aujourd'hui, est de regretter l'effacement des valeurs, de pleurer sur cette société qui décidément ne croit plus à rien, qui n'aime plus rien, qui ne sait plus rien valoriser. Ce discours a un corollaire : l'œuvre d'art serait devenue pratiquement impossible dans la mesure où elle s'est toujours définie de s'opposer à des valeurs dominantes et que nous n'en connaissons plus.

Tout cela est faux, bien entendu. Archi-faux. À hurler de fausseté. Nous n'avons peut-être jamais été aussi cernés par des « valeurs » plus écrasantes, plus terrorisantes, plus terrassantes. Encore faut-il les définir. J'espère peu à peu y arriver. Je tâtonne autour. J'indique des voies. On ne peut pas se dégager en une seule phrase de ces



enchevêtrements de censures douces et de massacres invisibles. L'entreprise est d'autant plus hasardeuse que personne n'incarne plus véritablement tout à fait aucun phénomène. À qui s'en prendre, dans le Village Planétaire en confiseries ? Avec quelles ombres s'accrocher ? Quels fantômes de responsables ?

Entre nous et le néant, il n'y a plus que le Bien déclamé sur toutes les chaînes, sur toutes les ondes. Si je relis Tocqueville à tour de bras, c'est d'abord parce qu'il a osé le plus froidement du monde écrire :

« Ce que je reproche à l'égalité, ce n'est pas d'entraîner les hommes à la poursuite de jouissances défendues, c'est de les absorber entièrement à la recherche des jouissances permises. » Voilà où nous en sommes exactement : à nous contenter de ce qu'on nous donne. À désirer ce qu'on nous permet. À nous intéresser à ce qu'on nous dévoile. À regarder ce qu'on nous montre. Et bien sûr, corrélativement, à nous refuser ce qu'on nous interdit. À ne jamais aller fouiller dans ce qu'on nous cache.

Méfais de la Vertu ! Pas infortunes ! Plus du tout infortunes ! Terminé ! Ravages de la Layetteurie générale ! Triomphe du Chromo abrutissant !

Consensus au poing !

Rafales !

À ce propos, est-ce que l'on sait exactement d'où vient ce mot consensus, dont on n'arrête plus de se gargariser, à tort et à travers, que ce soit pour le cracher ou pour le louer ? Je parie que non. Eh bien voilà, il s'agit d'un terme sorti du vocabulaire médical, emprunté au lexique de la physiologie. « Relation des diverses parties du corps, plus connue sous le nom de sympathie », écrit le vieux Littré qui ne se trompe jamais.

Même si je n'étais pas par principe ennemi de l'esprit de conciliation, des « synthèses », du chèvre et chou obsessionnel, de la recherche des « valeurs communes », des compromis, de la « France unie », des « rassemblements », des « ouvertures », même sans ça je me méfierais : pourquoi devrais-je accepter cette métaphore médicale, alors que j'en ai vu disqualifier tant d'autres, en ce siècle, et à si juste raison ?

Titre en page « Sciences » d'un quotidien : « Consensus français sur le dépistage du cancer du col : un frottis tous les trois ans de vingt-cinq à soixante-cinq ans. »

Autre titre dans un journal médical : « Consensus sur les infections urinaires et les otites moyennes aiguës. »

Textuel !

Knock !

Tout le monde au lit !

Évidemment, pour être sérieux, il faudrait faire une distinction. Trier un petit peu les rubriques. Essayer de classer, au moins, les deux aspects élémentaires, les deux grandes formes de ce Consensus, d'un côté le « dur », de l'autre le « mou ».

Un Consensus dur, ou concentré (l'autorité catholique du temps de Sade, les « radicaux » islamiques de nos jours), est une tyrannie qui a pour caractéristique principale de se mettre dans son tort chaque fois qu'elle se manifeste. Sa puissance peut s'abattre sur vous, elle peut vous enfermer, vous tuer même, elle ne brisera, elle n'effacera ni la volonté ni la pensée qui ont conduit votre action ; bien au contraire, elle en éternisera le rayonnement, et c'est elle, en fin de compte, qui s'isolera puis disparaîtra après vous avoir auréolé de la lumière des martyrs.

Le despotisme du Consensus mou présente des caractéristiques tout autres et autrement redoutables. Son exploit est d'être à la fois quasi invisible et partout répandu, donc sans dehors, sans alternative, sans extérieur d'où il serait possible, sinon de l'encercler, au moins de prétendre l'offenser, donc l'obliger à réagir, c'est-à-dire à se montrer, en révélant par là même l'étendue et la puissance de sa tyrannie. Le Consensus mou tire sa légitimité, audimatiquement renouvelée jour après jour, d'avoir été voulu Par tous comme la dernière forme de protection, la dernière « couverture » universelle que nous puissions nous offrir et sous laquelle tout est réconcilié définitivement, mélangé, effacé. On ne peut donc pas y toucher sans avoir l'air de menacer, par la même occasion, la paix du genre humain entier.

Ainsi le Consensus mou est-il une violence inattaquable, un extrémisme du Juste Milieu, l'asexualisation générale enfin réalisée, radicale, une sorte de transsexualisme absolu, sans les paillettes ni le pathétique.

Alexis de Tocqueville encore :

« Des chaînes et des bourreaux, ce sont là les instruments grossiers qu'employait jadis la tyrannie ; mais de nos jours la civilisation a perfectionné jusqu'au despotisme lui-même, qui semblait pourtant n'avoir plus rien à apprendre. »

Écoutons un peu le marmonnement de la grande ferveur des bien-portants. Ils nous veulent tous concernés, sommés d'adhérer, responsabilisés, transformés en militants, en agents hospitaliers. Le projet thérapeutique a triomphé. Seul notre argent, il y a encore dix ans, intéressait les vampires ; depuis, les écrous se sont

resserrés : maintenant c'est nous tout entiers, du bulbe aux tripes, qu'ils avalent, tout notre avenir, notre santé, aussi bien mentale que physique.

Attardons-nous quelques minutes dans l'Espace Gym et Beauté, l'un de nos préférés, c'est logique. Quatre-vingt-dix appareils au moins de musculation acharnée ! Sauna-parc. Jacuzzi. Soins bio-marins en cabine. Cardioprogramme. Etc. Nous voilà donc chez les tordus de la Forme, c'est-à-dire tout le monde de nos jours. Ah ! ici il faut se surveiller ! Nous entrons dans le Sanctuaire du Devoir. Écrasons nos cigarettes. « Abus dangereux ! » Loi du 9 juillet 1976 ! « Ayez soif de modération ! » Depuis que le principe a été accepté que nos actes ont des effets, non seulement sur nous-mêmes bien sûr, mais aussi sur les autres, surtout sur eux, le gardiennage hygiéniste et moral ne se tient plus, le pouvoir spirituel des « hommes de science » ne se sent plus aucune limite. Le terrorisme du bien-être est l'une des ultimes tortures que pouvait encore inventer, afin de se croire un peu vivant, un monde qui a senti retomber sur lui la paix des cimetières consensuels.

Je considère, pour ma part, la trouvaille du « tabagisme passif » comme une des grandes conquêtes du temps présent, il va falloir la généraliser, l'étendre, l'appliquer à d'autres domaines, la faire passer un peu partout, dans des régions moins étriquées. Grâce à cette petite campagne qui ne fait que commencer, en vertu de ce fameux concept qui, dans l'escroquerie, frise l'extase, on peut déjà légitimement envisager de traiter enfin les fumeurs comme ils le méritent, avec autant de délicatesse peut-être, avec autant de tact que jadis, par exemple en Amérique, les Noirs, les Indiens, Sacco, Vanzetti, pas mal

de gens. J'ai un peu honte, bien entendu, de m'attarder dans de tels bas-fonds ; mais puisque c'est là que sont nos tabous, il faut aller les ramasser.

Pas de liberté pour les amis de la liberté. Moyennant quelques légères corrections, c'est par une rhétorique du même genre que l'on se demande régulièrement si quelqu'un comme Sade n'aurait pas des effets pernicioeux sur ses lecteurs ; et même peut-être, par ricochet, sur ceux qui n'en flaireront jamais une page. Et on se le demande si fréquemment, et avec de si bons arguments, qu'on finira par le réinterdire : vous vérifierez ce que je vous raconte ! Aux États-Unis, le mouvement féministe prête main-forte à la majorité morale pour trouver ensemble de bonnes raisons d'en finir avec les pornographes et avec leurs écrits infernaux ; lesquels signifient, je cite scrupuleusement, « viol, torture, meurtre, asservissement à l'érotisme et au plaisir ». Bon Dieu de bon Dieu ! L'asservissement à l'érotisme et au plaisir ! Voilà le scandale effroyable ! Selon un projet de loi antiporno récent, désormais l'auteur d'un livre mettant en scène un viol, par exemple, ou n'importe quel épisode sexuellement explicite (c'est la formule ravissante), pourrait se retrouver poursuivi en dommages et intérêts si quelqu'un, par malheur, commettait précisément un viol après avoir lu le livre en question. Pas de liberté, je le répète, pour les amis de la liberté. Et mille autres projets sur le feu. Ici, ailleurs, un peu partout. Du même métal guillotineur. Du même béton philanthrope. : Mais je me suis laissé dériver. Je reviens à mes joyeux ravages. Le projet thérapeutique, le complot prohibitionniste actuel, consistent donc à transformer une majorité d'entre nous en militants de la Vertu, contre une minorité d'attardés, provisoires représentants du Vice qui

seront liquidés peu à peu. La diététique a tranché : tout ce qui ne collabore pas au Bien nutritionnel collectif, c'est-à-dire à la survie anonyme, tout cela doit être liquidé. Le fanatisme de la Santé compte sur l'enthousiasme que la majorité d'entre nous ressent, et pour ainsi dire par nature, devant toute perspective nouvelle de servitude volontaire. Et ça marche ! C'est formidable ! Ça court ! Ça vole ! Ça milite ! C'est la dépossession par la joie ! Votre existence va quelque part ! On ne sait pas où, mais elle y va ! Elle signifie quelque chose !

Conservez-vous ! Reproduisez-vous ! Renoncez à vos caprices ! Plus de pertes de temps ni d'énergie ! Plus de dilapidations inutiles qui vous détourneraient du principal ! Au service de l'espèce ! Garde-à-vous ! Au rapport ! Aux ordres du Consensus ! Toujours !

# VI

## TARTUFFE

Dans cette immense réserve, donc, dans ce Jardin des Plaisirs qu'est en train devenir la planète, il y aura encore des accidents, des affrontements, des catastrophes. Des actes de folie isolés. Des faits divers, des tueries. Des retours de flamme nationalistes, ethniques, religieux, idéologiques. Mais tout va se régler peu à peu. Le Nouvel Ordre Mondial y veille à la satisfaction générale.

L'utopie d'un univers où ne régneraient plus que la gentillesse, la tendresse, les bonnes intentions, devrait naturellement faire froid dans le dos : c'est le plus effrayant de tous les rêves parce qu'il est réalisable. Mais non. Personne ne semble le redouter. À coups de lois dans chaque pays, à coups d'opérations de police à la surface de la terre, on voit le programme s'imposer avec une grande rapidité.

Dans le Golfe, il y a quelques mois, par exemple, il ne s'agissait pas principalement d'écraser des Arabes ; il s'agissait surtout de commencer à les convertir aux charmes de notre Mouroir bigarré. Les « guerres » nécessitées par la conquête ne nous paraissent terrifiantes que parce qu'elles surgissent comme des interruptions (les plus brèves possibles heureusement, la pub doit continuer, the Show must go on) de la vie désormais considérée comme normale. Nous savons que ces actes de violence sont commis contre les peuples pour leur bien ; nous

préférerions seulement qu'ils s'accomplissent dans la plus grande douceur possible. Malheureusement c'est difficile. Comme le disait déjà Clausewitz, « les âmes philanthropiques pourraient bien sûr s'imaginer qu'il y a une façon ingénieuse de désarmer et de défaire l'adversaire sans trop verser de sang et que c'est le véritable art de la guerre. Si souhaitable que cela semble, c'est une erreur qu'il faut dénoncer. Dans une affaire aussi dangereuse que la guerre, les pires erreurs sont précisément celles causées par la bonté ».

En ce domaine comme dans les autres, le Bien, on ne le répétera jamais assez, est le plus mortel ennemi du bien. Si le Mal peut avoir parfois des effets heureux (la concentration des arsenaux nucléaires, dénoncée par les prêcheurs de tous les pays, mais empêchant pendant quarante ans que se déclenche une guerre mondiale), le Bien, lui, c'est sa fatalité, produit toujours les pires désastres. La bonne volonté porte malheur.

« Le vulgaire peu perspicace, dit encore Bernard de Mandeville, aperçoit rarement plus d'un maillon dans la chaîne des causes ; mais ceux qui savent porter leurs regards plus loin et veulent bien prendre le temps de considérer la suite et l'enchaînement des événements, verront en cent endroits le bien sortir du mal à foison, comme les poussins sortent des œufs. » Balzac évoque la vertu comme on parlerait du mauvais œil (« les vertueux imbéciles qui ont perdu Louis XVI »). Son tableau, dans *Beatrix*, des turpitudes de la Bienfaisance, pourrait devenir un assez joli portrait de notre époque, moyennant quelques changements de noms :

« On se distingue à tout prix par le ridicule, par une affectation d'amour pour la cause polonaise, pour le



systeme pénitencier, pour l'avenir des forçats libérés, pour les petits mauvais sujets au-dessus ou au-dessous de douze ans, pour toutes les misères sociales. Ces diverses manies créent des dignités postiches, des présidents, des vice-présidents et des secrétaires de sociétés dont le nombre dépasse à Paris celui des questions sociales qu'on cherche à résoudre. »

Je cite quelques écrivains parce qu'ils sont seuls à avoir su, à avoir su voir, à avoir su dire, que ce sont toujours les pires salauds qui s'avancent le cœur sur la main. « La moitié des bienfaits sont des spéculations », écrit encore Balzac quelque part. Et Sade, dans *La Philosophie dans le boudoir* : « La bienfaisance est bien plutôt un vice de l'orgueil qu'une véritable vertu de l'âme ». « C'est par l'ostentation qu'on soulage ses semblables, jamais dans la seule vue de faire une bonne action. » Oui, oui, ils ont tous écrit la même chose. Encore un paragraphe de Sade à propos des femmes vertueuses : « Ce ne sont pas, si tu veux, les mêmes passions que nous qu'elles servent, mais elles en ont d'autres, et souvent bien plus méprisables. C'est l'ambition, c'est l'orgueil, ce sont des intérêts particuliers, souvent encore la froideur seule d'un tempérament qui ne leur conseille rien. Devons-nous quelque chose à de pareils êtres, je le demande ? »

Au tournant de son cinquième acte, Don Juan, soudain, changeant de masque, s'empare du discours vertueux et cesse de faire le mal à ses propres frais pour le commettre au nom du ciel. « Le personnage d'homme de bien est le meilleur de tous les personnages qu'on puisse jouer », annonce-t-il. C'est le sommet de la pièce évidemment. L'Hypocrite bienfaisant est toujours un grand moment de théâtre parce que l'essence même du théâtre c'est l'étalage

de l'hypocrisie par laquelle la réalité, en retour, se révèle comme théâtre de crédulité universelle. Balzac félicitait Molière d'avoir « mis l'hypocrisie au rang des arts en classant à jamais Tartuffe dans les comédiens ». Le Spectacle n'existerait pas si les discours avaient intérêt à coïncider avec les actes. Don Juan découvre donc, lui aussi, en grand artiste qu'il est, l'arme absolue de cette logique renversante mais efficace selon laquelle, pour commettre des crimes en toute quiétude, il faut que ceux-ci soient légalisés par l'étalage de leur contraire vertueux. De même que le froid artificiel d'un réfrigérateur est fabriqué par des organes mécaniques chauds, de même la production de victimes en série exige d'être enveloppée de discours qui nient la victimisation, et même ont l'air de la combattre. Le véritable crime ne peut durer qu'à cette condition aseptisante.

À chaque siècle son Tartuffe. Le nôtre a un petit peu changé. Il s'est élargi, étoffé. Il est membre fondateur de plusieurs SOS-Machin, il a fait les Mines ou l'ENA, il vote socialiste modéré, ou encore progressiste-sceptique, ou centriste du troisième type. Il peut se révéler poète à ses heures, même romancier s'il le faut, mais toujours allégorique, lyrique poitrineux aujourd'hui comme il a été stalino-lamartinien vers les années 60-70, sans jamais cesser d'être langoureux. Le nihilisme jadis s'est porté rouge-noir ; il est rose layette à présent, pastel baveux et cœur d'or, tarots new age, yaourts au bifidus, karma, mueslis, développement des énergies positives, astrologie, occulto-cocooning. Plus que jamais « faux-monnayeur en dévotions » (Molière), sa « vaine ostentation de bonnes œuvres » (encore Molière) ne l'empêche pas, bien au contraire, « d'en commettre de mauvaises » (Molière

toujours). Partisan du Nouvel Ordre américain, ça tombe sous le sens, c'est-à-dire de la quatrième grande attaque de Réforme à travers les siècles (après Luther, après 89-93, après Hitler), il ne comprend pas les réticences de certains envers les charmes protestants. Sa capitale idéale est Genève, bien sûr, « la ville basse du monde » comme disait Bloy, « le foyer de la cafardise et de l'égoïsme fangeux du monde moderne ». Il peut apparaître aussi bien racheteur frénétique d'entreprises, graisseur de pattes, corrupteur d'élus, vendeur d'armes chimiques, que titulaire d'une chaire d'éthique à la Harvard Business School, où il démontrera à longueur de cours que la morale, le management et la communication sont la même face de la même médaille admirablement vaselinée. « L'éthique dans l'entreprise, confie-t-il volontiers, c'est de pouvoir raconter à mes enfants tout ce que je fais dans mon travail. » Ses détentees en famille sont sacrées, ainsi que ses parties de tennis à Bagatelle. La maison d'Orgon dont il s'intronise, comme en 1664, le directeur de conscience, a les dimensions du village planétaire macluhanien aux pavés semés de Téléthons. C'est sur les médias qu'il s'appuie, bien plus efficaces que le vieux Bon Dieu. Enfin il est le monde d'aujourd'hui, le monde faisant semblant de croire au monde, le théâtre ayant foi dans ses planches, la caméra à genoux devant la caméra, les satellites se contemplant dans le blanc des yeux, le Spectacle s'adorant au fond de ses écrans. Le Parti Dévot devenu programme mondial et faisant mine de se préoccuper des « grandes questions qui agitent la Cité ». Le Show remplaçant l'ancienne Sagesse divine. L'idéal du XIII<sup>e</sup> siècle (« un seul bercail, un seul peuple ») en train de se réaliser. De façon certes un peu particulière mais sans nul doute définitive.

Car, de même qu'il n'y avait qu'un seul Dieu, il ne doit plus y avoir, à moyen terme, qu'une seule forme de société. La *respublica fidelium* spectaculaire avait vocation de s'étendre jusqu'aux limites de l'univers par destruction ou conversion des derniers infidèles, voilà qui est fait ou presque. La Cité du Bien succède à la *Civitas Dei* comme projet de communauté spirituelle unique rassemblée sous l'autorité d'une instance souveraine, parfaitement globale, parfaitement féroce.

## VII

# CORDICOPOLIS

J'aimerais maintenant, d'un mot d'un seul, clouer au papier cet Empire terrorisant du Sourire, avec ses raz de marée de litotes, ses musiques onctueusement agoniques, tout cet envahissement lénifiant, ces positivités, ces euphories, cette invasion perpétuelle des thérapies les plus douceâtres, ce massage systématique des âmes et des corps pour les faire adhérer définitivement à l'ultime idéologie encore possible parce qu'elle ne comporte rien qui ne soit naturel, normal, souhaitable, désirable absolument pour tout un chacun.

Comment résumer ce déchaînement lumineux, cette révolution inattaquable à la faveur de laquelle les choses se remettent peu à peu dans le bon ordre, pêle-mêle la famille, les couples, la joie de vivre, les droits de l'homme, la « culture adolescente » des hooligans, le business, la fidélité qui revient en même temps que la tendresse, les patrons, les lois du marché tempérées par la dictature de la solidarité, l'armée, la charité, les bébés à nouveau désirés, les néo-lycéens qui se voient golden boys, l'érotisme qui se fait plus petit que jamais, la publicité qui devient cosmique, les zoulous qui veulent être reconnus, enfin tout le monde astiqué, tout le monde flatté, purléché, le Mieux du Mieux partout qui se répand, l'Euphémisme superlativé dans le meilleur des pires des mondes abominablement gentils ?

C'est délicat à exprimer. Je ne vois qu'un mot, à vrai dire, un seul capable de condenser, de rassembler tout le sabbat, mais alors tellement oublié qu'il va falloir que je l'explique.

Le mot « cordicole ».

Nous vivons en plein fascisme cordicole, en plein asservissement cordicolique.

Voilà.

Cordicole.

De cor, cordis, cœur ; et colo, j'honore.

Terme par moi ressuscité, exhumé de l'ancien vocabulaire religieux : on appelait « cordicoles » au XVII<sup>e</sup> siècle les membres d'une association de jésuites qui cherchaient à introduire en France l'adoration du Cœur de Jésus et la fête du Sacré-Cœur.

On disait aussi « cordiolâtres ».

Nous sommes en pleine dévotion cordicole. En plein culte du Cœur-roi. En pleine orgie cordiolâtre, cordicolienne, cordicophile.

En plein Nœud Cordien.

Oh ! bien sûr, il ne s'agit plus du tout de l'adoration du Cœur de Jésus, chacun aura su rectifier. Non, non, le Cœur tout seul. En soi. Absolu. Le Cœur « siège des émois et des passions ». L'organe en tant que signe de notre époque, hiéroglyphe résumant le monde, sa réalité, son ombre, sa trame, son sens, tout en même temps, le Totem et ses tabous.

Prospérités du Viscère !

Appelons donc Cordicopolis la planète où nous nous trouvons, du moins les Pays occidentaux, ceux qui ont déjà la chance de posséder la démocratie à tous les étages et le tout-aux-droits-de-l'homme dans les villes. À Cordicopolis,

Plusieurs catégories de citoyens se croisent, qu'il faudrait soigneusement distinguer : les cordicoliens, les cordicolâtres et les cordicocrates. Par la force des choses, bien sûr, nous sommes tous cordicoliens, comme on est newyorkais ou albanais ; on peut, en revanche, devenir cordicocrate avec un peu de chance, pas mal d'appuis, de l'ambition ; mais l'espèce la plus répandue évidemment, ce sont encore les cordicolâtres ou cordicophiles, c'est-à-dire l'immense majorité des serviteurs anonymes, M. Tout-le-Monde en oraison, le genre humain dans son ensemble, la communauté des spectateurs crédules, confiants, consommateurs, digérants, patientants, approuvants, applaudissants.

Il n'y a pas d'expression plus répétée, de formule stéréotypée plus rabâchée, plus épouvantablement vomie cent mille fois par jour, que celle de « coup de cœur ». Chaque fois que je l'entends, je me désintègre. Approchez-vous de vos télévisions, allumez vos radios, lisez. Ils ont des coups de cœur pour tout. Pour des chansons. Pour des livres. Pour des expositions, des défilés de couturiers, des vernissages, des concerts, des publicités, des performances, des vedettes, des supermarchés. Le coup de cœur a ses raisons que la raison bancaire connaît. Les Archontes de la Communication et tous les employés de maison du Show passent leur temps à ramper de coup de cœur en coup de cœur, comme de pierre en pierre, à travers le fleuve absent des coups de sang qu'ils ne piqueront jamais, et pour cause, ou alors seulement le jour où on leur dira qu'il faut avoir des coups de cœur pour les coups de sang.

Magic Kingdom démoniaque ! Ils en sont maintenant, à Cordicopolis, dans la Maison de Poupées généralisée, à

vouloir offrir « un drapeau à la Terre » ! Ça au moins c'est un truc sympa. Ils ne savent plus quoi inventer. Un drapeau pour la Terre ! Enfin ! Voilà quelque chose qui va plaire. La planète est en péril ! Battons-nous pour la sauver ! Nous sommes tous citoyens du monde, considérons-nous mobilisés ! On n'en fera jamais assez pour notre vieille Mère la Sphère ! Mais qu'est-ce qu'ils vont pouvoir mettre dessus ? Et pour suspendre à quelle hampe ? Oui, quel emblème de ralliement ? Un Cœur ? Un Cœur, moi je ne vois que ça. Un gros Cœur phosphorescent, en relief, battant la chamade. Oh oui, comme je le vois bien d'ici, cet oriflamme étincelant, claquant droit vers les firmaments, draguant les autres univers, portant plus loin que les étoiles, à travers l'éternité, le témoignage palpitant du génie créateur des citoyens de Cordicopolis, et faisant saliver d'envie, à tous les balcons de l'Infini, dans leurs soucoupes volantes interstellaires, les autres Schtroumpfs des galaxies !

La tyrannie cordicole remplace très avantageusement, il me semble, les vieilles dictatures à bout de souffle et leurs idéologies ravagées. Le Consensus n'a chassé le Communisme que parce qu'il le réalisait enfin. Ce n'est tout de même pas seulement par un trait d'humour écroulant que le Parti italien, le PCI, vient de se rebaptiser PDG ; ou que l'ignoble concept américain de Politically Correct s'abrège en PC dans les médias. La collectivisation se parachève, mais en couleurs et en musique. Je nous vois tous très communistes, plus communistes que jamais, bien que ce soit encore peu démontrable. Pas communistes visibles évidemment, goulagueux sinistres d'Épinal, guépéouistes ensanglantés. Plutôt cococommunistes, si vous voulez. Ce n'est pas moi, qui onques n'y ai trempé



d'un seul orteil, qui irai me désoler de la minable fin des marxistes, quoiqu'il y ait eu quand même, dans cette histoire, dans les tréfonds de ces délires, un petit quelque chose de sympathique, un vague foyer d'exécration par lequel, de temps en temps, s'échappèrent de modestes nuages empestés de malveillance, à l'égard des « possédants » par exemple, des « bourgeois », des « riches », des « nantis ». Mais enfin, ces gens n'ont jamais été ma « famille ». Ils n'ont pas tenu, il faut bien le reconnaître, devant la montée des Cordicoles. Ceux-ci ont prouvé qu'on pouvait faire la même chose, atteindre les mêmes buts grégariques et solidaristes, réaliser le même anéantissement de l'idée de propriété privée sur tous les biens (pas seulement de consommation ou de production), mais à moindres frais et en gaieté, hors de toutes perspectives bouleversantes, de toutes menaces de bain de sang. Le télécollectivisme philanthrope hérite parfaitement, et en douceur, du despotisme communiste ainsi que des plastronnages vertueux de sa littérature édifiante, ses pastorales aragonesques comme ses idylles éluardiennes.

Tous les cerveaux sont des kolkhozes. L'Empire du Bien reprend sans trop les changer pas mal de traits de l'ancienne utopie, la bureaucratie, la délation, l'adoration de la jeunesse à en avoir la chair de poule, l'immatérialisation de toute pensée, l'effacement de l'esprit critique, le dressage obscène des masses, l'anéantissement de l'Histoire sous ses réactualisations forcées, l'appel kitsch au sentiment contre la raison, la haine du passé, l'uniformisation des modes de vie. Tout est allé vite, très vite. Les derniers noyaux de résistance s'éparpillent, la Milice des Images occupe de ses sourires le

territoire. Du programme des grosses idéologies collectivistes, ne tombent au fond que les chapitres les plus ridicules (la dictature du prolétariat au premier plan) ; l'invariant demeure, il est grégaire, il ne risque pas de disparaître. Le bluff du grand retour de flamme de l'individualisme, dans un monde où toute singularité a été effacée, est donc une de ces tartes à la crème journalistico-sociologique consolatoire qui n'en finit pas de me divertir. Individu où ? Individu quand ? Dans quel recoin perdu de ce globe idiot ? Si tout le monde pouvait contempler comme moi, de là où j'écris en ce moment, les trois cents millions de bisons qui s'apprêtent, à travers la planète, à prendre leurs vacances d'été, on réfléchirait avant de parler. L'individu n'est pas près de revenir, s'il a jamais existé. Sauf en artefact bien sûr. En robot pour zones piétonnes. En salarié pour pistes de ski. L'autre jour je sors de chez moi. Au moment de descendre les marches du métro, j'aperçois l'énorme titre d'un quotidien : « 20 H : LA FRANCE S'ARRÊTE ! » Ah bon, je me dis, ça y est, c'est bien, ils s'en sont aperçus eux aussi. Quand même j'ai un doute, je m'approche du kiosque, on ne sait jamais, il y a peut-être une grève générale, je vais me retrouver bloqué dans une rame. Je me rapproche encore. Je lis. Je découvre alors qu'il s'agit de je ne sais plus quel match de foot que tous les Français, à partir de 20 h, étaient censés vivre ensemble devant leurs postes de télé ! « La France s'arrête » ? Tout le monde ? Vraiment ? Toute a France ? Vous croyez ? Vous êtes bien sûrs ?

Deux jours plus tard, très tôt le matin, à la radio, nouveau mot d'ordre : « Aujourd'hui journée sans tabac ! Fumeurs c'est votre dernière cigarette ! Terminé !

Excommuniés ! L'OMS met la planète au régime sans nicotine ! »

Mais qui c'est ça, l'OMS ? Qu'est-ce que je lui ai demandé, moi, à l'OMS ? De quoi elle se mêle, l'OMS ? Est-ce qu'elle m'a interrogé, moi, l'OMS, avant de choisir la couleur de mes journées ? Est-ce qu'on a signé un contrat ? Et puis, où ça se réunit une OMS ? Qu'est-ce que c'est ? Une secte ? Un consortium ? Un Syndicat du Crime tout-puissant ? Un groupuscule mondial anonyme ? Le véritable nom de Big Brother ? Tout le monde se félicite de l'avoir vu, au long des années du XX<sup>e</sup> siècle, Big Brother, s'écrouler sous pas mal de masques. En vrai, en énorme, en sanglant. Et s'il avait changé, lui aussi ? S'il était devenu gentil, convivial, sécurisant, Big Brother ? Protecteur de la nature, Big Brother, et aussi de la santé publique ? Saturé de philanthropie, bourré d'offres qu'on ne peut pas refuser, tout gonflé de projets irréprochables ? Plus collectiviste encore que jadis, mais alors dans le bon sens, vraiment, le sens caritatif cette fois ?

## VIII

# DÉFRISER L'ÊTRE

À Cordicopolis, le Consensus qui fait la guerre contre chaque individu ne peut apparaître crédible et désirable, aux yeux de l'usager qui reçoit les coups, qu'à condition de le convaincre que cette guerre lui est livrée pour son bien. D'où la campagne perpétuelle d'intoxication sucre d'orge, île Mystérieuse, manège de chevaux de bois, parc attractif avec hominiens en plastique. Carrousel des merveilles et jamborees. Notre « village planétaire » fourmille, comme tous les villages, de dames patronnesses atroces, de chaisières épouvantables, mais il ne pouvait s'imposer sans discussion qu'après avoir camouflé celles-ci en présentateurs-vedettes ou en médecins sans frontières au milieu de décors polynésiens avec feu de camp scout tous les soirs.

On a eu bien tort de ne pas se méfier, quand on a vu l'abbé Pierre resurgir d'une des Mythologies de Barthes où tout le monde le croyait enterré depuis les années 50. Avec lui, se sont engouffrés dans nos cerveaux Mère Teresa, saint Coluche, Bob Geldoff, le sucré Kouchner, toutes les têtes couronnées de la cordicocratie dominante, c'était la fin de l'âge de l'analyse, la mort de la vision critique, le début d'un nouveau monde. « Quiconque voudrait faire désormais des questions morales une matière d'étude, s'ouvrirait un immense champ de travail », écrivait Nietzsche en 1882. Ce serait malheureusement là,

aujourd'hui, une entreprise des plus périlleuses. L'Histoire vraiment cruelle, vraiment réelle, des Variations de la Bienfaisance, avec ses crues, ses crises, ses comédies de folie douce ou furieuse, ce n'est pas demain qu'on l'imprimera, on aurait le monde contre soi. Le pouvoir cordicole ne se sent plus depuis ses toutes dernières conquêtes. Il faut avoir vu les médias chanter le « grand vent d'espoir à l'Est », « la victoire planétaire de la démocratie sur les barbaries », pour comprendre que le triomphe qu'ils célébraient sur des tyrannies ultradépassées était le leur, strictement. N'était-il pas urgent que disparaissent ces despotismes ringards qui privaient non seulement des peuples entiers de pain ou de chauffage, mais surtout de McDo's, de Club Méditerranée et de soap opéras (deux heures de télé par jour et une seule chaîne en Roumanie du temps des Ceausescu !) ? C'est comme happy end de feuilleton américain que la décommunisation prend sa vraie signification. Le sang versé à Bucarest ne lui a apporté, sur la fin, que la couleur romantique qui lui manquait ; et puis très vite le conte de fées a repris le dessus : je me souviens que la révolution roumaine elle-même s'est effilochée, vers le 1<sup>er</sup> de l'an, dans les attendrissantes tribulations de quatre-vingt-trois petits orphelins adoptés par des familles françaises. De même que ce qui m'a le plus frappé, quand s'effondra le Mur de Berlin, ce fut cette jeune femme accourue pour sanctifier l'événement en accouchant, là, sur place, au milieu de la foule en liesse.

Cordicopolis supplante Yalta ! Et tout finit par du sirop ! « En un an, le monde a plus changé qu'en dix ! » Comme c'est la pub qui a eu cette illumination, vous pouvez vous dire que c'est du toc. Mais pas question de

parler trop haut ; ni de révéler, moi, quelle reconnaissance tordue j'ai ressentie envers Ceausescu et les Roumains de nous arracher quelques instants à la prostration de Noël, en 1989, et aux suppliciantes fêtes de fin d'année ; comme, plus tard, j'ai apprécié à sa juste valeur Saddam Hussein relançant l'intérêt, avec son invasion satanique, en pleine torture du mois d'août. Un peu de vinaigre dans tout ce miel. Mais pas question de trop en parler. Dans la grande aube cordicole, tous les loups-garous deviendront roses. Les derniers pays encore en retard doivent être rhabillés Téléthon juste avant la fin du millénaire, remaquillés d'extrême justesse, repeuplés de jouets éducatifs, de bébés-phoques, d'aliments non cancérogènes. Juste à la minute où je parle, l'individu qui tyrannisait l'Éthiopie depuis déjà pas mal de temps vient de filer sans tambour ni trompette. C'est une excellente nouvelle, bien entendu, mais par-delà le cas de ce misérable, la leçon est facile à comprendre : quiconque sera surpris désormais en flagrant délit de non-militance en faveur du Consensus se verra impitoyablement viré, liquidé, salement sanctionné.

Comment la réalité tiendrait-elle devant de pareils sortilèges ? Les événements n'existant presque plus, il faut en décréter de toutes pièces, et dans le plus grand arbitraire. Le véritable style de l'époque se laisse très bien chiffrer à travers les pseudo-manifestations, par exemple, que planifient inlassablement les bons apôtres des Nations-Unies : « Journée internationale des enfants innocents victimes d'agressions ». « Journée internationale de la paix ». « Semaine de solidarité contre le racisme ». « Décennie des transports en Afrique ». « Deuxième décennie de l'eau potable ». « Troisième décennie du développement ».

Je n'invente rien. Je cite. C'est tout.

Que peut La Nausée en face d'un enfant qui meurt de faim ? demande le catéchisme sartrien. Rien, lui répond l'écho fidèle. Mais la Multilatérale Cordicole, elle, sait utiliser à tour de bras, et bien au-delà de toute nausée, les images des enfants morts de faim. La vie est courte, les affaires sont les affaires : aujourd'hui, pour faire gicler l'argent des coffres, il faut au moins, et en prime time, soulever un linceul, de temps en temps, montrer aux téléspectateurs un bébé somalien, par exemple, qui vient de mourir de la famine.

J'ai l'air d'énumérer sans ordre. Dans un beau désordre, au moins, qu'on pourrait prendre pour un effet de l'art si on savait encore ce que c'est. Mais ces phénomènes méritent-ils mieux ? Je les vois venir comme ils veulent, je ne les choisis pas, je les laisse passer. J'épouse ce chaos, ce bazar, cette foire aux symptômes colorés. Je voudrais bien canaliser, éviter les embouteillages, mais que voulez-vous, tout se rue dans un même carnaval où il n'est plus possible de trier, depuis les dénonciations de « l'argent corrompteur », de la « jungle des OPA », du « gangstérisme » des affaires, jusqu'à la télé divinisée comme « instrument de dialogue » entre les générations, intégratrice des classes sociales, agent du mélange démocratique, de la grande Fusion finale unisexe, au terme de laquelle il n'y aura plus qu'une seule tribu planétaire de consommateurs asservis et ravis de l'être, en passant par le courageux engagement des jeunes pour la paix, pour les blousons Machin, contre les drogues dures, pour les valeurs hip-hop, contre les infos malhonnêtes, contre la violence dans les cités aussi bien que dans les feuilletons japonais.

« Toujours la moralité, sans risque d'erreur, rirait Nietzsche à ma place, toujours les grandes paroles moralisantes, toujours les "boum-boum" de justice, de sagesse, de sainteté, de vertu, toujours le stoïcisme de l'attitude. »

Et aussi :

« Considérer les détresses de tout genre comme un obstacle en soi, comme quelque chose qu'il faut abolir, voilà bien la niaiserie par excellence, et, en généralisant, un vrai malheur par ses conséquences, une funeste bêtise – presque aussi bête que serait la volonté d'abolir le mauvais temps, par pitié, par exemple, pour les pauvres gens. »

Sauf que la comédie d'abolition du mauvais temps est mise en scène elle aussi, chaque soir, lorsqu'on vous raconte la météo en psychologisant l'anticyclone, en diabolisant telle pluie diluvienne sur le Cotentin, telle absence de neige dans les stations de sport d'hiver alors que la saison des skieurs vient de commencer, tel été pourri, telle sécheresse inadmissible, tel printemps glacé, autant de dérèglements qui, transposés en « moments de télé », deviennent d'évidentes atteintes aux droits climatiques de l'homme.

Mais le rêve, le vrai, c'est bien sûr l'abolition du temps tout court, la suppression consensuelle des avanes de la durée. Il n'y a déjà plus d'« année », tout juste quelques mois plus ou moins maussades pendant lesquels on prépare le grand week-end du 1<sup>er</sup> mai au 31 août. Le reste est vécu comme un résidu, un bout de négativité à liquider, un à-côté de part maudite, une sorte d'archaïsme météorologique dont il serait urgent de se défaire.



Comment le goût du jour, l'esthétique de la période n'en seraient-ils pas changés de fond en comble ? Les mauvais sentiments ne représentent peut-être pas la garantie absolue de la bonne littérature, mais les bons, en revanche, sont une assurance-béton pour faire perdurer, pour faire croître et embellir tout ce qu'on peut imaginer de plus faux, de plus grotesquement pleurnichard, de plus salement kitsch, de plus préraphaélite goitreux, de plus romantique apathique, de plus victorien-populiste qui se soit jamais abattu sur aucun public. La réalité ne tient pas debout en plein vent caritatif. Un romancier véridique, aujourd'hui, serait traité comme autrefois les « porteurs de mauvaises nouvelles » : on le mettrait à mort séance tenante, dès remise du manuscrit. C'est pour cela exactement qu'il n'y a plus de romanciers. Parce que quelqu'un qui oserait aller à fond, réellement, et jusqu'au bout de ce qui est observable, ne pourrait qu'apparaître porteur de nouvelles affreusement désagréables.

La Littérature ? Il y a des Fêtes du Livre pour ça.

L'air du temps cherche tout ce qui unit. Rien n'est écoeurant comme cette pêche obscène aux convergences. Nous vivons sous une arrogance puritaine comme on en a rarement vu ; sauf avant 89, peut-être, lorsqu'on fondait à l'évocation de la simplicité des mœurs rustiques, quand on faisait bâtir dans les jardins des temples à l'Amitié et à la Bienfaisance, quand Rousseau ou Bernardin de Saint-Pierre prêchaient l'amour de la vie sauvage, un peu comme Michel Serres, aujourd'hui, la religion des sites naturels et la mise en quarantaine en tant que néo-incroyants de ceux qui laissent partout des papiers gras sur leur passage (« qui n'a point de religion ne doit pas se dire athée ou mécréant, mais négligent »). Ah ! cet impayable Contrat

naturel super-cordicole de Serres, l'Alphonse Daudet de la néo-épistémologie médiatisée saisi par la débauche écologique ! Le Petit Chose du Concept devenu académicien ! Toute la pensée, toute la philosophie du monde asphyxiées dans un seul calamiteux effet de Serres ! Réduites à ces néo-lettres de mon moulin !

L'enfer contemporain est pavé de bonnes dévotions qu'il serait si agréable de piétiner. C'est un crime contre l'esprit, c'est une désertion gravissime de ne pas essayer, jour après jour, d'étriller quelques crapuleries. Les gens ne croient plus, dit-on, que ce qu'ils ont vu à la télé ? Ça tombe bien, la littérature a toujours été là, en principe du moins, pour démolir ce que tout le monde croit. S'il en existait encore une, s'il y avait encore des écrivains, au lieu d'« auteurs », au lieu de « livres », on pourrait peut-être se divertir. Toute entreprise d'envergure a toujours été, dans ce domaine, par un bout ou par un autre, franchement démoralisatrice, saccageuse de pastorale. Voyez les niaiseries de chevalerie pulvérisées dans Cervantès ; ou encore la « chimère » religieuse à son plus haut point d'hégémonie pourchassée par Sade de bout en bout ; ou le parti dévot dans Molière. Non, aucun grand écrivain n'a jamais accepté, quels que soient les dangers, de descendre de la constatation des données de la société à l'apologie de la nécessité de cette dernière.

Et même certains trompent bien leur monde. Ils s'avancent voilés d'autant d'innocence que les piétés qu'ils veulent démettre. Ennuagés, souriants, sucrés, ils ont l'air de parler le langage de l'ennemi, de transpirer son Idéal ; ils le piègent lentement du dedans, en réalité, par manœuvres vicieuses et suaves, ils le piratent par la douceur. Aux idylles désarticulées par le rire de Don

Quichotte, répondent pour moi et en sourdine, par exemple, les contes de fées détournés, les nursery rhymes pillés, engorgés jusqu'à la thrombose, dans Alice au pays des merveilles, par la dérision de Lewis Carroll. Ce n'est sûrement pas la même tactique, mais c'est la même stratégie. Il m'est toujours apparu flagrant que le nonsense carrollien rongeaient comme une écume acide le sirop de l'universelle religion poétique et pédophilique, qu'il était le vitriol ingénu de cette province du Consensus.

Malheureusement tout va très mal. Défriser l'être n'est pas ce qui plaît le plus actuellement. Il y aurait bien des nouveaux Billancourt à désespérer, pourtant ! Tous les jours ! Le Vidéobazar de la Charité ! La Vision Téléthon du monde ! Le Paysage Caritatif Français ! Le Bal global des Cordicoles !

L'embarras du choix ! À vous de piocher !

Tiens, revenons cinq minutes en arrière, sur un épisode oublié, vieux comme la Guerre de Cent Ans. Minuscule mais instructif. L'ennui, avec l'actualité, l'ennui avec les « événements », c'est qu'ils sont déjà tellement insignifiants par eux-mêmes, tellement déconsidérés d'avance, qu'on se déconsidère à son tour à essayer d'avoir leur peau. Enfin tant pis, ne fléchissons pas. Comme dit Stendhal quelque part : « Je note des niaiseries parce que ce sont pour moi des découvertes. »

Redécouvrons donc, cinq minutes, cet épisode d'avant le déluge : la tentative étatique, en France, il y a quelques mois à peine, de réforme de l'orthographe. Il aurait fallu des talents d'analyse dont les adversaires de ce coup de force étaient dépourvus à un degré vertigineux, hélas, pour repérer la bassesse infinie de l'idéologie sous-jacente à cette escroquerie avortée. Ce n'était pas sorcier pourtant,

ça ne nécessitait pas trop d'efforts, si on voulait découvrir le bout du nez de l'Ennemi Cordicole pointant derrière les meilleurs arguments. Qu'est-ce qu'il disait donc, le « réformateur » à qui on n'avait rien demandé ? Qu'il fallait liquider l'incohérence. Les incohérences. Les exceptions. L'Exception.

L'Exception en soi. Ah ! Nous y voilà ! L'Exception ! L'adversaire mortel de la Norme. L'empêcheur de simplifier, de niveler la langue jusqu'à l'os dans le but de « résorber l'échec scolaire », et surtout dans la perspective de la grande bataille de demain, celle de « l'industrialisation informatique et de la traduction automatique par ordinateurs ». Rien de plus droits-de-l'homme que ce programme. Rien de plus Intérêt Général. Rien de plus sympathiquement liquidateur des absurdités du passé. Le Bien contre le Mal toujours. Un seul monde, une seule musique, un seul espéranto purifié, un seul mode de communication enfin utilisable par tous, accessible à tous les esclaves, au-delà des divergences et des conflits. Rien de plus en phase profondément avec ces tags épidémiques par lesquels des dizaines de milliers d'inconnus affirment, depuis quelques années, leur droit légitime à s'exprimer, à sortir ensemble, et anonymement, de la masse des anonymes. La Fontaine est dépassé : dans le zoo cordicole de maintenant, les grenouilles en sont réduites à se faire plus grosses que les grenouilles ; comme il n'y a plus de paons depuis longtemps, les geais ne peuvent plus prétendre se distinguer qu'en se parant des plumes des autres geais.

# IX

## COLORISATIONS

Ce qu'il y a de fondant, à Cordicopolis, ce sont toutes ces âmes idylliques qui s'imaginent qu'on pourrait avoir le Bien sans Mal, le tigre sans ses griffes, la langue française sans ses buissons d'épineuses incohérences, le soleil sans la pluie, des voitures sans pollution, une « bonne » télé sans ses pubs, la littérature sans son revers de crime par lequel elle s'immortalise, les loisirs de masse sans le béton, la chimie industrielle sans les pluies acides. Le beurre sans l'argent pour le payer. Midi à quatorze heures comme toujours. Autant rêver

Céline sans ses Bagatelles. Un « Céline qui penserait juste », ainsi que je l'ai lu quelque part. La réconciliation des contraires. Le Paradis sans la Chute. Le Trémolo enfin reconnu, établi dans tous ses droits, et sans aucune contrepartie. Voilà l'utopie des bien-pensants, l'idéal de l'Ultra-Doux planétaire, plus de matières grasses, plus de colorants, rien que des objectifs super-light sous les déguisements de la Vertu. Déjà ces saynètes en chambre qu'on appelle « débats politiques » ne sont plus organisées qu'entre représentants de tendances parfaitement interchangeables, entre démocrates-ouverts-antiétatiques-humanistes, par exemple, et républicains-modérés-centralisateurs-humanistes. C'est un régal de les voir discuter, faire semblant de se contredire, alors que ce qu'ils veulent, comme tout le monde, c'est consolider le terrain

commun, celui de la confusion générale, la seule garantie de « vérité ». À la fin, comme ne le disait pas Staline, c'est toujours le Consensus qui gagne.

Dans un autre domaine, celui de l'esthétique, l'une des dernières campagnes un peu violentes dont je parvienne encore à me souvenir, opposant des visions du monde au moins en apparence inconciliables, remonte à la petite affaire de ces colonnes plantées au Palais-Royal. Par la suite, les autres Grands Projets, Opéra-Bastille, Pyramide, Arche de la Défense, etc., sont tous passés comme lettres à la poste. Plus d'affrontements, plus de condamnations. Neutralité bienveillante. Qui oserait encore, de nos jours, se payer le ridicule d'une colère ? D'une sanction même en paroles ? Juger, c'est consentir à être jugé. Et qui l'accepterait désormais ?

À la fin, c'est le Consensus qui gagne. L'espace esthétique ou artistique est d'ailleurs un excellent domaine pour vérifier ce que je suis en train de dire. Toute l'histoire récente de l'art, sous l'éclairage grandissant du règne des bons sentiments, redevient très instructive. Si ce qu'on appelle art contemporain peut encore faire semblant d'exister, c'est uniquement comme conséquence du martyre des impressionnistes. En réparation. In memoriam. En expiation d'un gros péché. Qu'il soit minimal, conceptuel, anti-art ou extrême-contemporain, l'artiste d'aujourd'hui survit toujours à titre d'espèce protégée, en tant que résidu caritatif. Une très grosse gaffe a été commise, du temps de Van Gogh, du temps de Cézanne, il faut continuer à payer les pots qui ont alors été cassés. Surtout ne pas recommencer, ne pas refaire les mêmes sottises, ne pas retomber dans les ornières. Après des décennies de foules furieuses ricanantes devant

Courbet, devant Manet, devant les cubistes, brusquement plus rien, plus de critiques, plus de clameurs, plus de révoltes, plus de scandales. Tout se calme d'un seul coup, les galeries prospèrent, la créativité des artistes ne s'est jamais mieux portée, tout va très bien, les grosses banques investissent dans l'émotion colorée, les États s'en mêlent, les ventes records se multiplient, le marché s'envole, c'est la débâcle des hostiles. Plus de pour ni de contre. Plus personne.

Les prix flambent bien qu'il n'y ait plus de critique ? Non : ils flambent parce que la notion, la possibilité, le désir même de critique ont disparu ; parce que plus personne ne se fatiguerait à gloser une œuvre contemporaine.

Dans l'euphorie cordicole, qui irait perdre son temps à chipoter ?

La ruse du diable selon Baudelaire, c'était d'arriver à faire croire qu'il n'existait pas ; la ruse des choses contemporaines, c'est qu'on ne se pose plus même la question ; qu'elles soient ou pas est bien égal.

Et puis, qui irait se risquer à vouloir démontrer la beauté de ce que l'on met sur le marché ? Ce dont on ne peut rien dire, il faut le vendre.

Plus la Bienfaisance se répand, plus l'éventail se rétrécit, plus les distances se raccourcissent et se referment les espaces. Les nuances de la palette s'amenuisent, toutes les situations se colorisent... Au fond c'était bien de cela aussi qu'il s'agissait, avec cette petite tentative de coup de force gouvernemental contre les irrégularités de l'orthographe : d'une colorisation générale dans l'intérêt du public. Pour son bien. Pour qu'il vive mieux la vie qui a été ôtée. Tout à la moulinette

collectiviste ! Plus de privilèges même esthétiques ! Que le global absorbe le local ! Que le général mange le particulier ! Que le public gobe le privé ! Que le singulier disparaisse enfin dans la bouillie du troupeau ! Un seul pinceau pour tous les goûts ! Une seule couleur pour l'arc-en-ciel, une seule colorisation dégoulinante, comme chez ces Américains qui savent depuis des éternités qu'ils n'ont pas la moindre chance de comprendre quoi que ce soit aux films (et plus largement à ce qui n'est pas l'Amérique), s'ils ne prennent pas la précaution de les coloriser avant de les regarder ; ou mieux encore, dans le cas de productions étrangères, s'ils ne les refilment pas d'abord à leur convenance.

Aux États-Unis (l'une des provinces les plus riches et vastes de Cordicopolis), il n'est déjà plus seulement impossible de faire voir au public des films sous-titrés, mais même d'obtenir que les gens se déplacent pour des spectacles étrangers doublés. Si on veut que les salles se remplissent, il faut tout re-filmer, tout retraduire dans des paysages américains, avec des interprètes américains, des mouvements de caméra américains.

À peu près comme si vous exigiez, vous, ici, une version de Crime et châtiment se déroulant à Dijon parce que vous n'êtes jamais allé à Saint-Pétersbourg. Ou encore, comme si Faulkner devait rester inimaginable tant qu'on ne l'aura pas réécrit en transplantant ses histoires par exemple dans le marais poitevin.

Voyez cette anecdote amusante : pour Amarcord, Fellini avait tourné une descente d'égoutiers au fond d'une fosse septique. Les distributeurs américains lui firent observer que le public ne comprendrait pas puisqu'il



n'existait aucune fosse de ce genre aux États-Unis. Fellini, donc, coupa la séquence.

Évidemment, coloriser des vieux films ou en translater de plus récents dans des décors de Pennsylvanie, supprimer des plans, en rectifier d'autres, tout cela vaut mieux, mille et mille fois, que de brûler des livres à Berlin au milieu des années 30, n'allez pas me faire dire des choses. Vous ne me verrez pas dérapier dans l'antiaméricanisme primaire, c'est très mal porté d'abord, ça fait vieux con, Duhamel, réactionnaire moisi grotesque. Je ne vais pas chatouiller ce tabou. Ce qu'il y a pourtant de curieux, c'est que ce sont les mêmes qui agitaient, il y a quinze ans, l'épouvantail de l'anticommunisme primaire, et qui ne veulent pas aujourd'hui qu'on se montre antiaméricain primaire. Leur Passion phobique du primaire donnerait envie d'y aller voir, si on avait un peu plus de temps, dans leur prose inoubliable, ce qu'ils ont à nous proposer, eux, de tellement secondaire ou tertiaire. Mais peu importe, je continue. En ce qui concerne les États-Unis, la plupart feignent d'imaginer qu'il s'agit encore de pourfendre, comme il y a soixante ans, les envahisseurs de Wall Street, le « matérialisme » yankee ou les fabricants de corned-beef. Ils voudraient que tout le monde soit convaincu que ce qui a pu être vrai un jour le restera pour l'éternité. Si j'avais un peu plus de place, je ne me gênerais pas pour évoquer les sentiments qui furent les miens lorsque je découvris le Nouveau Monde. Je le ferai ailleurs, une autre fois. Je dois bien des réflexions à cette traversée de Disneyland. Bien des impressions ineffaçables. Plus sentimental, plus harmoniste, plus sirop consensuel, plus occulto-collectiviste, plus prix de Vertu, plus spiritualophile, plus mort sur place, plus transi, plus

tétanisé de bonnes intentions, plus cordicole pour tout dire, moins érotique en résumé, je ne sais pas si on peut trouver, ailleurs, dans les deux hémisphères. Mais je ne suis pas allé partout ; et puis je ne veux pas insister. Nous devenons tous Américains, c'est très bien ainsi, c'est parfait, nous n'aurons bientôt même plus besoin qu'on nous colorise pour nous aimer.

Dans sa bouffonnerie terrifiante, le programme d'Ordre Nouveau du pasteur de la Maison Blanche relève d'idées similaires, mais alors à échelle de planète. Le programme consiste à transposer en anglais tous les autres pays à moyen terme. Sans quoi ceux-ci resteraient, aux yeux des habitants des États-Unis, comme une sorte de vaste Sud inquiétant d'avant la guerre de Sécession, un immense Deep South rempli de menaces en suspension, un terrain vague indéfini, grouillant de diverses espèces de clochards, clochards européens, clochards arabes, clochards latino-américains, plus dégénérés les uns que les autres, plus vicieux, plus sales, plus paresseux, plus incompréhensibles enfin. Incompréhensibles surtout. Et puis coupables certainement. Toujours suspects de quelque entorse à la religion consensuelle. Qu'il est donc parfaitement légitime de châtier, dans leur propre intérêt, à coups de McDo's vertueux ou de bombes à dépression.

La petite « guerre du Golfe » ? Un coup de badigeon, en passant, sur un bout de Moyen-Orient. Un tapis de bombes, au vol, sur les mystères de l'« âme arabe ». Et puis voilà. Et puis c'est tout. Pas de quoi vraiment faire une histoire. Évidemment, ils auraient pu réfléchir, se documenter, s'interroger, au lieu de choisir immédiatement la solution colorisante. Ils auraient peut-être pu essayer de méditer, par exemple, ce couplet d'un

sociologue irakien, Ali el-Wardi, décrivant la mentalité de ses compatriotes ; ils se seraient alors peut-être donné une petite chance de découvrir entre eux-mêmes et leurs adversaires du moment quelques traits surprenants de parenté :

« La personnalité de l'Irakien comporte une dualité. L'Irakien est entiché plus que les autres d'idéaux élevés auxquels il fait appel dans ses discours et ses écrits. Mais il est, en même temps, l'un de ceux qui s'écartent le plus de ces idéaux. Il fait partie de ceux qui sont les moins attachés à la religion, mais le plus profondément plongés dans les querelles sectaires. Il y a deux systèmes de valeurs en Irak. L'un encourage la force, la bravoure et l'arrogance, toutes qualités du héros conquérant, à côté d'un autre système de valeurs qui croit au travail et à la patience. Le peuple irakien est connu comme un peuple de discorde et d'hypocrisie. mais l'Irakien n'est pas fondamentalement différent des autres hommes. La différence réside dans la pensée idéaliste. Il élabore des principes qu'il ne peut mettre en application et il appelle à des buts qu'il ne peut atteindre » (c'est moi qui souligne évidemment).

Mais il faut comprendre les Américains, leur sensibilité, leur fragilité, leur horreur d'être dépaysés. Ils ont le plus grand mal à imaginer que quelque chose d'autre que ce qu'ils connaissent puisse exister, ils sont donc forcés de coloriser à tour de bras ce qui s'étend par-delà les marches de leur Empire dans l'espoir d'effacer les causes de leur ignorance.

Et puis, si nous en avons les moyens, nous n'agirions pas autrement. Nous en sommes réduits à les imiter, mais en minuscules, en futiles, il n'y a vraiment pas de quoi être fiers.

# X

## ART POMPIER

Levez-vous, Sondages désirés ! Grâce à vous, le Un, définitivement, se retrouve jugé par le multiple, l'obscurantisme collectif recouvre à jamais l'individuel. Le pouvoir de l'Opinion publique audimatique supplante haut la main toutes les puissances. L'idéal gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple se réalise à travers la plus pure, la plus efficace, la plus « propre » de toutes les croisades qui aient jamais été livrées aux misérables exceptions. Sous les courbes, sous les chiffrages, sous les indices des statistiques, le doute, l'écart, le jeu, l'ironie s'engloutissent comme des Atlantides. Encore quelques petits efforts et ce sera bien terminé, l'égalisation ultime des mentalités sera accomplie.

On attend le coup de grâce européen ; ça ne saurait trop tarder maintenant. Plus de « bien-être individuel », comme disait jadis Sieburg. L'imminence de l'Europe Unie va être l'occasion ou jamais de chasser nos derniers « vices privés ». Il va falloir qu'on se remue si on veut participer au feu de camp. La télé européenne nous tend déjà ses filets. Les technocrates se purlèchent. Il faut vite se mettre au diapason. Plus de caprices ! Rééduquons-nous ! Dressage ! Plus de fantaisies ! Les Français ont tant de choses à réapprendre ! Des observateurs étrangers parmi les mieux intentionnés n'arrêtent pas de nous le seriner, il faudrait peut-être un peu les écouter, cesser de nous croire

si beaux dans nos miroirs, balayer devant notre porte, baliser enfin ce que nous pesons au-dehors, ce que nous valons réellement, ce qu'on dit de nous, de notre insupportable prétention, de notre passé plus que suspect, de nos artistes invendables, de notre miteuse littérature, de notre présent sans avenir.

Elles sont bien terminées, les arrogances ! Il n'existe pas, en vérité, à Cordicopolis, de plus mauvais élèves que les Français, plus intenable, plus indisciplinés. Dans tous les domaines, de vrais sous-doués. Incapables de conduire correctement, toujours vingt-cinq mètres en arrière, et dans le travail de parfaits cochons. Les Japonais d'aujourd'hui, tout à fait comme Sieburg hier, nous décrivent égoïstes, discutailleurs, maladivement xénophobes (ils ne manquent pas d'air), indisciplinés, cyniques. Étalant nos différences au grand jour au lieu de chercher à converger. Nous engueulant sans cesse, et sous n'importe quel prétexte, au milieu de trottoirs couverts de crottes de chiens. « Poussés dès l'école, disent-ils encore, à exprimer leurs opinions personnelles » (si c'était vrai !). Et puis en retard ! Surtout ! en retard ! Ah ! l'effroyable retard de la France ! Cette lenteur à évoluer ! Cette apathie ! Mais qu'est-ce qu'elle fout depuis des siècles ? « La France est très en retard par rapport à l'Allemagne pour l'insertion des handicapés dans la vie professionnelle ». On entend des choses de ce genre tous les jours dans la bouche des cordicocrates. « La France est très en retard par rapport à la Grande-Bretagne (ou par rapport à l'Irlande, ou par rapport au Bangladesh) en ce qui concerne la place des femmes dans la vie politique ». J'ai même récemment vu une journaliste atterrée qui expliquait que la France était très en retard par rapport à la Hollande en ce qui

concernait « l'image des homosexuels dans les médias » ; et que cela provenait certainement, comme d'ailleurs la plupart de nos carences, de notre infernal atavisme catholique (car qui dit catholique dit individualiste, et qui dit individualiste dit résistance au paradis des lobbies, des communautés, de toutes ces associations et conglomérats qui ont avantageusement remplacé le militantisme d'autrefois désormais trop vulnérable).

La France était donc très en retard en ce qui concernait l'image des homosexuels dans les médias.

Dans les médias. Donc dans le monde, puisqu'il n'en existe plus d'autre. Dans le monde. Donc dans les médias. La croyance générale étant que seules les images sont capables de vous conférer encore un semblant d'être, la place des homosexuels n'est pas bonne parce que leur place dans les images est jugée insuffisante.

Dans le même ordre d'idées, il n'est pas rare d'entendre les cordicocrates déplorer qu'à l'inverse des États-Unis avec leur Viêt-Nam, la France ait consacré si peu de films à sa guerre d'Algérie ; ce qui signifie tout simplement, selon eux, que cette guerre n'existe pas.

« La France est très en retard par rapport aux États-Unis en ce qui concerne le traitement cinématographique de son passé colonial. »

Le creuser, ce retard de la France par rapport aux États-Unis, par rapport à l'Allemagne, au Japon, à la Hollande, et dans tous les domaines imaginables, me paraîtrait pourtant, à moi, une perspective intéressante, mais je ne veux pas insister. Glissons. C'est déjà téméraire toutes ces confidences. Aller plus loin serait du suicide. Dire ce qu'on pense est devenu périlleux. Même à titre farouchement privé. Tout ce qui ne peut pas être exposé

publiquement sur un plateau ne devrait même pas être pensé. Dans les télédebats, la formule-clé, pour arrêter en plein vol, pour stopper quiconque pourrait être sur le point de lâcher quelque chose de très vaguement non aligné, de très obscurément non consensuel, de très légèrement non identifié (et toute idée qui ne vient pas du collectif pour y retourner aussitôt appartient à cette catégorie), la formule-clé, donc, est la suivante :

« Ah ! oui, mais ça n'engage que vous, ce que vous dites là ! »

Vous. C'est-à-dire une seule personne. C'est-à-dire, en somme, personne.

L'Empire du Bien, ça tombe sous le sens, est d'abord l'Empire du combien.

Le pape ? Combien de divisions ?

Peut-on encore parler en son nom propre ? Donner seulement un avis qui prétend n'engager que soi-même ? Le despotisme obscur des cordicoles se bâtit sur l'hypothèse d'une grégarité infinie, définitivement acceptée et définitivement invisible. Toute pensée assez héroïque pour essayer de se faire connaître, sur la scène de Cordicopolis, se retrouve en dette, et a priori, par rapport à la communauté. Cette dernière est en droit de demander des comptes à celui qui entreprend de s'exprimer. Et celui-ci, réciproquement, s'aperçoit dans le même temps qu'il a moins que jamais le droit de « tout dire » puisque planent au-dessus de sa tête, comme d'énormes dirigeables-espions, un Bien commun, une Opinion publique, avec lesquels il est supposé avoir signé, et de toute éternité, un pacte de fer, un contrat de sang.

Jamais nous n'avons été moins libres, et pour des raisons dont un Giono, par exemple, commençait déjà à

découvrir les mécanismes au début des années 50 :

« À chaque instant il faut se dire : j'ai parlé des gens qui portent des chemises bleues mais les gens qui portent des chemises bleues ont des journaux, des banques, des menteurs à gage et même des tueurs. Attention. Tu parles pour le plaisir de dire ce que tu penses et ils vont te renfoncer ce que tu penses dans ta gorge. Or, c'est ce qu'on écrit avec plaisir qui fait avancer l'esprit. »

L'espèce est tout, le particulier n'est plus rien. L'idée qu'une œuvre d'art ou un livre seraient une propriété privée (d'abord celle de son auteur, ensuite celle de qui la contemple ou l'achète), et que rien de ce qui s'écrit, rien de ce qui se peint ou se pense, ne regarde aucune collectivité, mais seulement, à chaque fois, une personne, la personne qui regarde, qui lit, qui comprend (quel que soit le nombre, à la fin, de ces personnes), cette idée même n'est plus envisageable, si elle l'a jamais été. La non-ingérence radicale dans les affaires intérieures d'un livre n'est ni pour demain ni pour après-demain. L'Opinion est la reine du monde, disait Voltaire ; que Sade, dans *La Nouvelle Justine*, complétait de cette façon : « N'est-ce pas avouer qu'elle n'a, comme les reines, qu'une puissance de convention, qu'une arbitraire autorité ? » Pour ajouter aussitôt : « Y a-t-il rien de plus méprisable au monde que les préjugés, et rien qui mérite d'être bravé comme l'opinion ? » Sans doute ; mais qui oserait désormais ? S'il n'existe plus d'« écrivains engagés », comme on le radote, comme on le déplore, c'est qu'ils le sont tous devenus. De force ou pas. Sans le savoir ou non. Et pour pas grand-chose. « La place de Sartre est vide ! » font semblant de s'alarmer ceux qui ne voient au monde que des places. En réalité, à Cordicopolis, il n'y a plus que des Sartre qui se



bousculent pour dorer toutes les pilules, de tout petits Sartre, encore plus rudimentaires que l'original, engagés dans les bonnes causes, et si nombreux qu'on ne les voit même plus.

« A-t-on le droit de tout dire ? » « Tout écrire ? » « Est-il possible de tout publier ? » Partisan comme je le suis de la privatisation fanatique, intégrale, des œuvres et des pensées, vous imaginez comme ces questions me réveillent la nuit. Mais enfin, d'autres se les posent. Est-il permis, par exemple, de « présenter sous un jour favorable l'usage des produits stupéfiants » ? En voilà une affaire ! Bien sûr que non ! L'Intérêt Général vous l'interdit ! Le Consensus vous a à l'œil ! Chaque décédé d'overdose serait retenu contre vous ! Seule la recherche du Bien commun vous est encore autorisée. La philanthropie apostolique est la poésie unique de cette fin de siècle, l'Harmonie est son lyrisme. Comme on sait, il n'y a pas de visions plus ressassées, sur les murs et sur les écrans, que celle des déserts (pureté, virginité, innocence originelle) et celle des eaux (niaiserie de l'immanence aquatique). Quand un film marche vraiment à fond (Bagdad Café, Le Grand Bleu, Sexe, mensonge et vidéo), c'est toujours, d'une manière ou d'une autre, parce qu'il a rendu hommage au pompiérisme de l'esprit de groupe, à l'idéal de Concordance, au collectivisme rose bonbon qui ouvrent le nouveau millénaire.

Le Bien a toujours réponse à tout : à la fin les menteurs sont punis, le Paradis descend en plein désert, les maris infidèles perdent en même temps leur femme, leur maîtresse et leur boulot, c'est bien fait, ça leur apprendra. On s'était trompés sur toute la ligne : le Mal était soluble dans le sirop.

« N'écoutez jamais votre cœur, mon enfant ; c'est le guide le plus faux que nous ayons reçu de la nature. »

Rien n'est plus contraire aux nouvelles tendances que cette exhortation de Dolmancé. De même, rien ne paraît plus passé de mode que cette confiance de Flaubert à Louise Colet :

« Ne crois pas que la plume ait les mêmes instincts que le cœur. » Flaubert, Sade, pauvres cyniques hors de course ! Comme vous faites pitié, désormais ! Comme vos exhibitions naïves de prétendue lucidité font sourire les annonceurs, les distributeurs, les producteurs et les créateurs de consolations imagées ! Plus les diverses techniques, biosciences, technologies et ainsi de suite, ravagent le monde autour de nous et travaillent irréversiblement à rendre toute morale impossible, et plus les discours doivent camoufler cette effrayante réalité avec un enthousiasme redoublé.

Les hommes du Spectacle se livrent sans arrêt à une gigantesque entreprise d'idéalisation hallucinée. Les femmes laides seront plus aimées que les belles : puisqu'ils vous le disent, c'est sûrement vrai. Un PDG riche et blanc tombera fou amoureux d'une femme de ménage pauvre et noire. Les larmes, l'amour, la passion, la générosité, les effusions, nous annoncent un Âge d'or imminent. Toutes ces fables caritatives n'ont rien à voir avec la vie concrète ? En effet. Et puis alors ? Il n'y a que l'intention qui compte ; et l'intention vaut l'action ; elle la supprime même largement. Il faut savoir caresser les populations dans le sens du cœur. Tous les coups philanthropes sont permis pour recoloniser la vie. Chaque jour, des milliers de couvertures chauffantes, des tonnes de produits contre les engelures sont déversés par des associations humanitaires

dans les contrées les plus torrides. Des montagnes de laxatifs, des Himalayas de potages amincissants, sont répandus généreusement par erreur sur des affamés du bout du monde. Qu'est-ce que ça peut faire ? C'est mieux que rien. L'intention ! L'intention, vous dis-je ! Le grand pactole du Sentiment !

Aucun mot n'est plus efficace, de nos jours, que celui de passion. « La passion a toujours raison ! » dit un slogan récent pour je ne sais quoi. La passion fait tout passer, c'est le droit de l'homme le plus imprescriptible. Plus les affaires règnent, plus le business tourne dans son propre vide, avec pour seul et unique projet son extension absolument sans fin, et plus le lyrisme cordicole doit triompher à la surface, habiller la réalité, camoufler les pires trafics, ennuager toutes les intrigues, faire passer l'Ordre Nouveau du monde pour une sorte d'ordre divin. À société postindustrielle, psychisme pastoral obligatoire. Fumée de dollars pour le réel, pipeaux d'Arcadie pour l'imaginaire. Plus immoraux sont les maîtres, et plus ils doivent paraître insoupçonnables, afin que ceux qui les imitent aient à cœur de ne pas faire ce qu'ils font mais de reproduire ce qu'ils simulent. La confiture cordicole est au service du business et non en opposition avec lui. « Parler morale n'engage à rien ! Ça pose un homme, ça le dissimule. Tous les fumiers sont prédicants ! Plus ils sont vicelards plus ils causent ! » Je ne me lasserai jamais de citer ce passage de Mea Culpa... Oui, ce sont toujours les pires saletés qu'on fait passer dans le dos des tirades poétiques. Mais seules comptent les tirades poétiques.

En surface, c'est le Matin de tous les Magiciens. Bien sûr, une visite discrète, une descente à la salle des machines souterraine nous en apprendrait long, sans

doute, sur les progrès fantastiques réalisés dans le domaine du guidage et de la surveillance à distance, électroniquement programmée, des Poupées qui s'agitent à l'air libre. Malheureusement, cette région n'est pas ouverte au public ; et ce qui n'est pas public n'existe pas. En surface, donc, c'est la fête. Approchez ! je vous répète ! N'hésitez plus ! Allez ! Sortez vos Portefeuilles ! Les animations ne font que commencer ! Tous les loisirs sont hygiéniques ! Garantis sans goudrons, sans nicotine ! Toutes nos valeurs sont no smoking ! Au toboggan géant ! À l'eau ! Au bain sous les bananiers et les eus ! À l'île élastique ! Au Lagon des Fées ! À la cantine polynésienne avec piano-bar sous cocotiers ! La Virtue World Corporation va satisfaire vos besoins ! Ne pensez plus ! Vos cœurs s'épanchent ! Oui, la passion a toujours raison. La mystique de la « spontanéité » reste un des sentiments les mieux partagés par les habitants de Cordicopolis, où l'on croit plus que jamais que l'« amour » procède toujours d'un élan désintéressé, et où, malgré l'antipathie générale pour les actes de violence, les crimes « passionnels » sont punis avec bien moins de sévérité que ceux qui ont été longtemps préparés.

Tuer pour de l'argent, par intérêt, c'est sordide, c'est inacceptable ; mais tuer sous l'empire de la passion, dans la saute d'humeur d'un moment, dans le feu de l'inspiration, alors oui, c'est défendable. Le législateur est romantique, lui aussi, il trouve au cœur des raisons qu'il ne reconnaît pas au cerveau parce que le cœur est collectiviste par essence, onde solidaire en équilibre, rythme communautaire et joyeux ; alors que le cerveau, hélas, nous savons bien, le cerveau malheureusement, le pauvre, est toujours plus ou moins fractionniste, dissident par

vocation, vilainement sécessionniste, antipathique de toute façon. Et voilà pourquoi il est également inutile d'aller chercher midi à quatorze heures en prétendant explorer, par exemple, les causes de l'hostilité qui entoure depuis toujours les « intellectuels » : puisqu'elle s'étale là, déjà, dans la loi, la haine féroce de toute pensée, donc de toute possibilité de critique, de toute velléité négativiste. Irréfutablement là : dans le Code.

# XI

## LES DAMNÉS DE L'ÉTHER

C'est aussi la raison pour laquelle notre Pays des Merveilles est devenu le royaume de la musique. Pure effusion, la musique. Ivresse, liberté, innocence... Quoi de plus sympathique que la musique ? Quoi de plus trait d'union consensuel, juste milieu orchestral ? Oui, c'est vraiment ce qu'il nous fallait pour accompagner cette fin du monde. Mais j'avoue que je ne comprends pas pourquoi nos maîtres ont décrété une Fête de la Musique : comme si, à Cordicopolis, ce n'était pas l'aubade tous les jours ! La sérénade obligatoire. Comme si nos villes n'étaient pas toutes devenues, et jusque dans leurs moindres recoins, jusqu'au fond de leurs plus obscurs placards, jusqu'aux mieux défendues des tours d'ivoire, de gigantesques auditoriums, des salles de concert perpétuelles. Ce monde s'écroule en plein festival, avec orchestre et cotillons.

Dans l'au-delà, je me souviendrai encore de ce bruit inusable de fond, de ce vacarme qui n'arrêtait plus jamais, de cette musique prisu persécutrice qui traînait le long de mes fenêtres, montait me chercher à gros bouillons, venait taper contre les murs, rebondissait dans mon bureau, s'effiloçait sur les papiers, visait directement aux neurones sans même passer par les tympanes. Comme si une seule maison de disques internationale, une seule Multinationale du Son, avait orwelliennement pris possession de la totalité du genre humain.

Une seule boîte à rythmes géante battant elle-même maniaquement comme le cœur intuable et autonome de la nouvelle réalité.

Partout le Big Band systématique, la corvée forcée de mélomanie. Je ne suis pas ennemi de la musique, il ne faudrait pas imaginer. Je me souviens de ce qu'écrivait Nietzsche, que l'existence privée de musique est une erreur et un exil ; mais chaque fois qu'un type, à dix immeubles de moi, pousse dans le rouge son matériel hi-fi pour me faire partager ses goûts, pour me faire participer à sa torpeur, pour me mettre à l'unisson, chaque fois que des amplis hurlants me visent avec beaucoup plus de précision que des Scuds, je me demande si Nietzsche, à ma place, resterait sur ses positions de 1888.

Une espèce de marée noire musicale beurre aujourd'hui les rives du monde. Tous les jours, des gens qui ne toléreraient pas que vous leur fumiez sous les narines vous soufflent leurs préférences aux oreilles. Les cordicolâtres sont des mélomanes infatigables. Il n'existe plus d'autre musique que la musique à écouter en groupe ; mais ne pas souhaiter l'entendre n'est nullement prévu au programme, ce serait comme de ne pas désirer ceux qui l'offrent à la cantonade. Batteries barbares. Synthés. Larsen tueurs. Compact-disques à guidage terminal. Leurs baffles sont des armes « propres ».

C'est bien commode, la musique, pour achever de vous convertir. C'est admirablement conçu pour vous rendre cool, sympa, communautaire, harmonique. Ça efface toutes les ombres et les critiques. Ça noie bien des réticences sous les émois pasteurisés. Ça fait passer bien des forfaits aussi. Le gros général américain dont j'aime mieux ne pas me rappeler le nom s'endormait chaque nuit,

dans le désert d'Arabie Saoudite, au son terriblement new age de gazouillis d'oiseaux qu'on lui avait enregistrés sur cassette.

Est-ce qu'il existe aujourd'hui quelque chose de plus hallucinatoirement consensuel que la Fête de la Musique, je ne sais plus quel soir du mois de juin ? La Journée du Livre peut-être ? La « Rage de Lire » ? Les « Ruées vers l'Art » ? Tout ce qui s'efforce de vous faire croire que la culture c'est bien, c'est chouette, et que le cinéma c'est la vie, et que la poésie vous aime, et que le théâtre vous attend, et que la peinture vous concerne...

Traverser la France, en été, avec partout des annonces de festivals, dans les coins les plus pathétiques, sous les soleils les plus plombés, voilà un vrai voyage de science-fiction à travers les horreurs de l'optimisme, une descente dans les Profonds secrets de la grande bouffonnerie cordicole de masse. J'ai vu le genre humain en vacances, pouvait dire Chateaubriand, repensant aux journées de la dévolution. (« Le genre humain en vacances se promène dans la rue, débarrassé de ses pédagogues, rentré pour un moment dans l'état de nature »). Il n'avait rien vu du tout. Notre opérette est bien plus forte. Et la tranchée, aujourd'hui, bien plus radicale encore entre l'Ancien et le Nouveau Régime.

Y a-t-il une vie après la culture ? Après les expos ? Les festivals ? Les livres du mois ? Les ouvrages stars ? Les essais dont tout le monde parle ?

Peut-être. Mais elle se cache bien.

Le silence est en cours d'expulsion, comme l'incrédulité, comme l'ironie, comme le jeu, comme le plaisir. En Cordicolie, on ne rit pas, ou pas souvent, ou alors pour des raisons qui devraient plutôt faire pleurer. La



société des « cadres », des loisirs, des « employés du tertiaire » adonnés à la communication, n'a plus tellement de motifs de se tordre.

D'abord on respecte bien trop de choses pour s'en moquer méchamment. C'est le rite qui est le propre de l'homme moderne, pas du tout le rire, plus du tout. Est-ce qu'on peut faire du bon comique avec des bons sentiments ? De quoi pourrait-on se tenir les côtes sur la Planète Compassion ? Qu'est-ce qui reste encore d'ironisable dans l'Empire égalitaire ? Le rire est autocrate de nature, cruel, perforant, dévastateur. « Il n'est point d'homme qui ne veuille être despote quand il bande », écrivait Sade ; le rire se chauffe la gorge du même bois. Quand tout est plus ou moins sacré, confituré dans les tendresses, quand toutes les causes sont déchirantes, quand tous les malheurs sont concernant, quand toutes les vies sont respectables, quand l'Autre, le Pauvre, l'Étranger, sont des parts touchantes de moi-même, quand rien n'est plus irréparable, même le malheur, même la mort, de quoi pourrait-on se gondoler ?

Ils sont très surveillés, maintenant, les comiques de profession, je ne voudrais pas être à leur place. On vient d'en annoncer une nouvelle vague, toute une fournée de rigolos, une génération quasi neuve de bouffons désopilants. Ils vont voir ce qu'ils vont voir. Je les attends aux tournants. On va leur mesurer le dérapage au plus juste, au millimètre ; examiner leurs allusions ; fouiller dans leurs sous-entendus ; passer la loupe dans leurs silences. On peut leur souhaiter du plaisir. Les Américains, dans certaines de leurs universités, toujours plus conséquents, toujours bien plus logiques que nous, viennent de décréter qu'on méritait l'expulsion, désormais,

pour avoir commis le crime de « rire de façon inappropriée ». C'est-à-dire de manière déplacée, non conforme, impertinente ; non consensuelle en quelque sorte ; anti-cordicole pour résumer. Rien de moins, rien de plus, que la définition même du rire. Il fallait bien que ça arrive. Le rire « inapproprié » ! Encore une nouvelle écroulante, un impayable trait d'esprit du génie cordicophile. Je vous laisse méditer ! là-dessus. Environnés, bien entendu, de tous les rires en boîte qui sortent des émissions de télé.

C'est dangereux, le rire, au fond. C'est la même chose que le silence. C'est encore un peu trop individuel. Ça échappe aux contrôleurs. C'est une zone vague de liberté qu'il vaut mieux surveiller de très près. On ne peut plus laisser aux gens le soin de se divertir tout seuls. Pas davantage qu'on ne peut se payer le luxe de les laisser réfléchir. Rien n'a suscité plus de recherches, au XX<sup>e</sup> siècle, question cerveau, que les techniques de « lavage ». Toutes les polices s'y sont mises, et aussi les sectes à gourous. Mais avec la musique généralisée, plus besoin de complications, on a trouvé le vrai système, la bonne lessiveuse cérébrale, l'armement anti-individu que nul n'osait plus espérer. Je sais bien qu'il ne faut pas dire ces choses, c'est beau la musique, c'est comme la mer, c'est comme le soleil, la poésie, la fraternité, les animaux en liberté. C'est frais, c'est spontané, c'est la vie même. Assez de critiques ! De malveillances ! Il faut apprendre à tout aimer, si on veut survivre un peu, depuis les décibels quadrilleurs d'espace vital des appartements jusqu'aux mwouaaiiiiiinn ! vrillants des sirènes d'alarme partout détraquées en chœur, sans oublier les harmonies dans lesquelles on tente de vous noyer, au téléphone, sous

prétexte de vous faire patienter, de vous transférer d'un service à un autre. Assez de réticences ! Pas de nostalgies ! Vive le Titanic quotidien !

Surtout que de nouvelles tortures délectables sont en train de nous pendre au nez. De nouvelles torpilles nous visent. « Les outils de la communication mobile se multiplient ! » Réjouissance générale à Cordicopolis. « De nouvelles proximités se précisent ! » Tous les esclaves sautent de joie ! « Demain chacun de nous sera joignable, où qu'il se trouve, à tout moment ! » Voyez notre catalogue complet, l'Alphapage obligatoire, l'Eurosignal pour toutes les bourses, le Fax, la mallette « Intégrale » Supervisor (micro ordinateur + imprimante + modem + télécopieur + disque dur), le Radio Icom IM 4 Set., les Inmarsat, le téléphone baladeur !

Quand je pense que les relations amoureuses de Flaubert et de Louise Colet ont commencé à se détériorer à cause du « progrès », déjà, des « communications » (l'ouverture de la ligne Paris-Rouen, en 1843, raccourcissant soudain désastreusement les distances) ! Ils ne connaissaient pas leur bonheur !

Être loin, où que ce loin soit, n'a plus aucun sens. Rendez-vous tout de suite, vous êtes cernés ! Plus d'excuses pour ne pas être joignables, plus aucun prétexte pour disparaître, plus aucun endroit, plus d'inconnu, plus d'ailleurs. Plus d'invisibilité. Plus d'extériorité subtile. Vous êtes dedans ou vous êtes mort ! Présent toujours ! Scouts 2001 ! S'absenter va devenir un exploit, une opération délicate qu'il faudra longuement, très féroce ment préméditer. On concevra des championnats clandestins de disparition. Ne pas répondre sera de l'ordre des sports les plus raffinés, réservés à une élite, une fête

pour les mauvais esprits, une infidélité au rituel, un minicrime contre l'espèce, une exaction prodigieuse. Un de ces coups d'éclat mémorables que les générations suivantes se répéteront avec ferveur. Les émissions de recherche des disparus vont bien sûr se multiplier. « Dans l'intérêt des familles », ça tombe sous le sens. Avec larmes en boîte, comme les rires, au moment des retrouvailles.

J'ai lu récemment quelque part l'article d'un imbécile heureux qui se félicitait de ce que, grâce à ces nouveaux systèmes, non seulement achevait de disparaître de l'existence de chacun la vieille distinction entre temps professionnel et vie intime, mais encore sonnait la fin des grandes concentrations urbaines. C'est en effet, et depuis toujours, le rêve des régimes énergiques de détruire les villes afin d'émietter les individus pour qu'ils soient un peu moins dangereux ; mais nul n'avait encore imaginé de les tuer en les rendant simplement joignables à n'importe quel moment de leur vie.

Par ailleurs, on peut constater que Hegel avait raison lorsqu'il décrivait l'errance des nomades comme une pure et simple apparence puisque l'espace dans lequel ils évoluent (le désert toujours uniforme) est en somme une abstraction : il a fallu que la planète du troisième millénaire commence elle-même à ressembler à un vaste théâtre désertique, pour que la « communication nomade » lui apporte son semblant consolatoire.

Une conclusion sur la musique ? C'est à Molière que je la demanderai.

« Pourquoi toujours des bergers ? » s'étonne M. Jourdain lorsqu'on entreprend de lui dévoiler les mystères de la musique. Excellente question à laquelle le

« maître à danser » répond par des considérations pleines de sous-entendus écologiques :

« Lorsqu'on a des personnes à faire parler en musique, il faut bien que, pour la vraisemblance, on donne dans la bergerie. Le chant a été de tout temps affecté aux bergers ; et il n'est guère naturel, en dialogue, que des princes ou des bourgeois chantent leurs passions. »

De la musique, il ne doit pas être trop difficile, maintenant, de glisser à la mystique. Ce tour du Parc de Loisirs resterait gravement incomplet si nous ne nous arrêtons quelques instants, au fil de cette promenade, dans le quartier des Damnés de l'Éther, devant la Grotte aux Sorcelleries. La prolifération actuelle des occultismes les plus variés ne relève d'aucun hasard. Le Spectacle a besoin de recréer un milieu obscurantiste qui lui soit entièrement favorable après la débandade des religions, quelque chose comme une « structure » transcendante, un tissu spirituel de remplacement sans lequel il courrait le grand danger de se retrouver anéanti.

Il faut bien dire que, pour ma part, je vis dans une sorte d'extase éveillée depuis que naguère j'ai écrit *Le XIX<sup>e</sup> siècle à travers les âges*, et que maintenant je vois mon livre se continuer, s'illustrer tout seul, dans toutes ses dimensions, sans arrêt, et toujours plus brillamment, se confirmer sans cesse, au-delà de mes espérances, se grossir chaque jour de nouveaux chapitres sans que j'aie besoin de me fatiguer. Le crétinisme occulto-orientaliste new age sauce ère du Verseau venu de Californie n'est que la dernière en date des innombrables variantes de l'éternel spiritisme, le dernier marché juteux de l'abrutissement spiritualoïde, avec caissons insonorisés pour séminaires de relaxation d'où ressortent transfigurés des employés du

« tertiaire » qui se répandent en cohortes par toute la terre et vont annoncer l'avènement du Millénium de l'Amour et de la Lumière.

On peut voir aussi des businessmen publier leurs réflexions croustillantes sur les « pouvoirs psychiques de l'homme » ; une grande compagnie pétrolière loue les services d'un célèbre tordeur de petites cuillères dans l'espoir de découvrir de nouveaux gisements ; la mégalomanie entrepreneuriale cherche des appuis dans le paranormal, les phénomènes extrasensoriels, la numérologie (attention au numéro de la rue où se trouve votre boîte : vous risqueriez, s'il est mal choisi, d'avoir de sérieux problèmes de trésorerie) ; des managers s'initient aux arts martiaux, au soufisme, au parachute ascensionnel, aux rites des Chevaliers de la Table Ronde, à la spéléologie mystique, au chamanisme télépathique, à la psychokinèse, aux tarots cosmiques, aux néo-cultes dionysiaques, aux croisières subliminales, à la musicothérapie (guérisons à coups de cymbales tibétaines) ; on embauche à partir du groupe sanguin, du thème astral ou de l'étude morphopsychologique.

Ce qu'il y a d'intéressant aujourd'hui, c'est que le Business se trouve lui aussi entièrement envahi par la grande escroquerie occultiste. Le nouveau couple du siècle c'est l'Entrepreneur et le Charlatan. Le requin de haute finance et le faisan numérologue. Philippulus le Prophète et Rastapopoulos l'Arnaqueur.

Comme je comprends que les Occidentaux s'insurgent, du haut de leur « laïcité » en lambeaux, contre les obscurantismes des autres ! Comme je comprends que nous nous scandalisons à la pensée des tchadors et des ayatollahs ! Comme il est logique que nous nous alarmions

de la montée de l'intégrisme islamique ou de la renaissance de l'irrationalisme en Europe centrale et en URSS, alors qu'ici, en France, une biographie d'Edgar Poe, par exemple, peut paraître, sans faire rire personne, équipée d'une « carte du ciel » (« signe du Capricorne, ascendant Scorpion, triple influence de Saturne, Uranus et Neptune ») ! Dans le cafouillage contemporain, il est d'ores et déjà redevenu presque impossible de distinguer les croyants proprement dits (intégristes, fondamentalistes et autres) de la prétendue « société laïque ».

De même que les terres anciennement cultivées puis abandonnées ne retournent jamais à la friche originelle mais se couvrent de ronces et deviennent « folles », de même cet univers débarrassé de ses vieilles religions réinvente à toute allure des « spiritualités » de seconde main, des dévotions ubuesques de secours qu'il semble tout à fait interdit de trouver seulement dérisoires. Le télévangélisme n'est déjà plus une part limitée de la réalité, comme on voudrait le croire en se moquant, par exemple, des télévangélistes américains ; il a vocation de se révéler, à court terme, le tout du monde.

« Croyez, nous ferons le reste ! » Le néo-obscurantisme qui s'étale aujourd'hui grâce aux médias est une merveilleuse technique de gouvernement. Il n'y a, en réalité, aucun « retour de la religion », comme le prétendent les maîtres du Show ou leurs esclaves, aucune « réapparition du sacré », aucune « respiritualisation », aucun « nouveau charismatique ». Ce qui s'organise, c'est la mise en scène de résidus religieux, sous leurs formes les plus délirantes si possible, par le Spectacle lui-même et au profit du Spectacle, dans le but d'entretenir ou

de réactiver le noyau dur d'irrationnel, la fiction mystique vraiment consistante, sans quoi aucune communauté, aucun collectivisme, aucune solidarité ne pourraient tenir le coup très longtemps.

Le Spectacle a besoin de l'occulte et l'occulte du Spectacle. La Cordicocratie y gagne le supplément de transcendance qui lui est indispensable pour affirmer que la perfection se trouve en elle. D'où la multiplication des bouffonneries télévisées : exhibitions de « messes noires » sur les plateaux, rites vaudou pitoyables, satanismes de banlieue, débats sur les extraterrestres, interviews de « maîtres spirituels » grotesques et loqueteux. Quelque chose qui pourrait, si on veut, rappeler Rome au commencement de sa fin. Des naumachies tous les jours ! En quatre dimensions, en cinq ! En six ! En dix ! Du pain, des jeux, du sacré ! Clés en main, vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

« L'antique religion romaine, a écrit Jérôme Carcopino, pouvait bien encore prêter le saint prétexte de ses traditions au splendide déploiement des spectacles de l'époque impériale. On n'y faisait plus attention, et on la respectait pour ainsi dire sans le savoir. Là comme ailleurs, les nouvelles croyances l'avaient reléguée à l'arrière-plan, sinon complètement évincée. Si une foi vivante faisait battre les cœurs des spectateurs, c'était celle de l'astrologie grâce à laquelle ils contemplaient avec ravissement : dans l'arène, l'image de la terre ; dans le fossé de l'Euripe qui la délimitait, le symbole des mers ; dans l'obélisque dressé sur la terrasse centrale, ou spina, l'emblème du soleil jaillissant au sommet des cieux ; dans les douze portes des remises ou carceres, les constellations du Zodiaque ; dans les sept tours de piste qui composaient chacune des



courses, l'errance des sept planètes et la succession des sept jours de la semaine ; dans le cirque lui-même une projection de l'Univers et comme le raccourci de sa destinée. »

Mais c'est faire bien trop d'honneur à l'Empire cordicole et à ses misérables clowneries pseudo-religieuses que de les comparer à la Rome antique, même décadente. Ce n'est pas Dieu qui n'est pas un artiste, ainsi que le croyait ce pauvre Sartre, c'est le Spectacle.

Comme il n'existe pas pour lui d'autre dieu que lui-même, et comme la puissance d'une religion, quelle qu'elle soit, est d'abord jugée à l'énergie de ceux qui se dressent contre elle, l'existence d'athées, de blasphémateurs, d'incroyants à stigmatiser, lui est terriblement nécessaire.

Les ennemis du culte spectaculaire, hélas, sont en général presque aussi dérisoires que le Spectacle lui-même. De temps en temps, on organise sur eux de grandes enquêtes. On monte des émissions, par exemple, sur une peuplade bizarre, ultra-minoritaire et surtout exaspérante : les gens qui n'ont pas de poste de télévision chez eux. On les baptise « téléphobes » parce qu'il est essentiel de ne pas laisser croire qu'il pourrait s'agir de simples indifférents, d'agnostiques paisibles, détachés ; leur non-pratique de la télé ne peut être qu'une névrose, une maladie pernicieuse, le résultat d'une étrange « phobie ». On leur demande comment ils font, comment ils peuvent vivre sans images à domicile. Ils répondent que ça va, merci, qu'ils tiennent le coup, qu'ils voient des amis, qu'ils sortent, etc. Mais ils disent cela, en général, avec une fatuité qui prouve à quel point eux-mêmes sont convaincus de l'anomalie de leur position, et persuadés qu'ils ne pourront pas continuer à s'y tenir éternellement.

Ainsi notre monde s'interroge-t-il sur ses propres abstentionnistes à la façon dont la raison instituée, satisfaite et en même temps inquiète d'elle-même, pour se rassurer sur sa légitimité, se penche sur le mystère de la folie.

On pourrait si facilement vivre sans le Spectacle que ce serait épouvantable si un pareil secret de polichinelle venait à être connu de tous. Il convient donc de l'éventer, avant qu'il ne fasse des ravages, et pour le réduire à néant. La plus belle ruse de cet univers, c'est de nous faire croire qu'il existe.

## XII

# CRÉPUSCULE SUR L'EMPIRE

La nuit qui tombe sur Cordicopolis, c'est une vision inoubliable. De mes fenêtres, en terminant ce livre, j'ai sous les yeux tous ses prestiges, les grandes installations illuminées, les paraboles plein ciel, très loin, en face de moi les montagnes russes, le Grand Huit, les Trains de la Peur, toutes les îles Magiques aux sucreries. Ah ! il ne faudrait pas imaginer que c'est de tout repos d'écrire sur les cordicocrates, à l'ombre des cordicocrates, entre leurs murs, sous leur regard. Chemin faisant, la gorge se noue rien qu'à penser à leur folklore, vos mains deviennent moites peu à peu, ces kilomètres de Meilleur des Mondes vous font dresser les cheveux sur la tête. Organe par organe, votre corps proteste contre les assauts des bons apôtres qui voudraient le sauver malgré lui. Vous n'avez pas une chance ! Pas la moindre ! Toutes les issues sont bouclées, ils ont fermé le Village Planétaire, leurs zombies hygiénistes patrouillent partout.

Ce n'est pas encore demain la veille que ce nouveau monde tremblera. Aux ruses de la déraison cordicole, le papier de verre d'aucune polémique ne fera la moindre égratignure. Je finis quand même, là, dans les ombres, tandis que leurs lumières s'estompent. Je ne fais pas de bruit, je suis bien caché. Hier encore, avant-hier, mes doigts auraient dansé furieusement au-dessus des petits galets métalliques noirs d'un clavier de machine à écrire ;

plus avant encore dans le temps, ma plume aurait griffé la page, mon stylo l'aurait zébrée. Et aujourd'hui quoi ? Rien. Presque plus rien. On a beau tendre l'oreille. Avec les nouvelles techniques douces, l'acte d'écrire, lui aussi, devient plus silencieux que jamais, consensuel comme le reste, invisible, flatteur, étouffé, convivial.

Comment s'énerver devant un écran ? Rendre fou un système électronique ? Exalter un traitement de texte ?

Faire piaffer de rage cette grosse machine si caressante, si effaçante ?

Et pourtant l'irrespect est bien tentant. Toute cette union sacrée, sucrée, toute cette conspiration des Suaves, titille en vous quelque chose, réveille sans cesse de vieilles envies. Pourquoi ce monde guignolesque devrait-il être respecté ? D'où viennent ses lettres de noblesse ? Ses certificats ? Sa légitimité ?

Une société inhabitable où il faut baptiser « lieux de vie » les endroits les plus atroces ; où le passé n'est promené sur les tréteaux que pour mieux nous inciter à mesurer notre chance de n'en avoir pas été les contemporains ; où la mémoire est si bien effacée qu'on rêve de la retrouver dans l'eau ; où la vieillesse est appelée « troisième âge », les exterminations « guerres propres » et les solitaires « aventuriers de la vie à un » ; où toutes les tares deviennent des qualités à la façon dont on transforme les entrepôts en galeries d'art, les fabriques en appartements et les piscines en librairies-salons de thé avec boiseries en loupe de frêne ; où les zoos, enfin, ont tellement honte d'eux-mêmes qu'ils se réintitulent « conservatoires de gènes » dans l'espoir qu'on va cesser de les traiter de camps de concentration ; non, une telle

société, avec de pareils atouts, ne peut pas être complètement dépourvue de bouffonneries à divulger.

L'ordre bourgeois, qui avait sa grandeur cependant, a bien dû subir, pendant deux siècles, les assauts d'une critique furibonde comme on n'en avait jamais vu. Mais l'univers contemporain, quoique dépourvu du moindre charme, ne l'entend pas de cette oreille. Il nous a rendus complices à mort. Tous atteints d'un Bien incurable, un Bien qui répand la terreur, Bien que le ciel en sa fureur inventa pour punir les crimes de la terre. Il s'estime en droit de revendiquer une dévotion illimitée.

Il ne restait qu'une chose, peut-être, encore un peu aristocrate, et c'était la littérature. Je ne suis pas près de digérer de la voir ainsi climatisée, nivelée à mort elle aussi. Égalisée. Brocantée. Esclave de la « communication ». Soumise, comme le reste, aux embellissements cordicoles. Dénicotinisée. Alignée. Dégoudronnée. Néopétainistement, comme il se doit, acharnée à la régénération de l'espèce humaine par les exercices sportifs, la prohibition des produits nocifs pour la santé et la restauration des grands mythes collectifs.

Les avant-gardes de la première moitié de ce siècle ne laissent peut-être pas un souvenir éblouissant, mais c'est à suffoquer de voir quels pygmées, quels androïdes analphabètes à la vertu crétinisante campent maintenant sous les lambris conquis comme les clochards de Viridiana.

Cordicopolis s'est offert les écrivains qu'il méritait : auteurs de synthèse, romanciers de substitution, vidéologues industriels, poètes du troisième type, purs produits de manipulations génético-éditoriales destinés à correspondre aux nouveaux standards imposés par le Programme, et qui n'auraient jamais pu voir le jour si ce

Programme n'existait pas. Mieux adaptés que ceux d'autrefois aux conditions de survie en milieu spectaculaire, ils sont chargés de se battre dans le monde du Spectacle avec les armes du Spectacle, et le temps de leur existence est indexé sur celui de leurs prestations.

Elle est dans un état, la littérature, sur les écrans de Cordicopolis, qui permet de prophétiser l'effacement assez rapide de ses dernières velléités. Elle n'existe presque plus, telle est la vérité brutale. On en retrouve parfois le souvenir, comme on repêche un mot dans sa mémoire, comme on voit remonter un visage, un paysage, une sensation. Et puis c'est tout. Et c'est fini. Le roman n'est plus un art majeur, même pas une distraction mineure, c'est un exercice disparu. Ceux qui savent encore un peu écrire ne font que de l'archéologie.

La plupart des livres se sont mis avec allégresse au régime basses calories, leurs auteurs ne vont sûrement pas commencer à ironiser sur tous ceux dont leur survie dépend. Ils savent bien qu'ils n'ont même plus la solution d'être la mauvaise conscience des criminels. Ils ne vont pas raconter aux organisateurs du sabbat comment tout se métamorphose en sabbat ; même pas en sabbat, en soap ; en sitcom et puis en soap. En soap populaire ! Ils ne vont pas jouer au diable, dédoubler les saynètes des événements, ouvrir des coulisses derrière les coulisses, essayer d'inventer des leurres supérieurs aux leurres dominants. Ils sont bien trop impressionnés. Ce n'est pas demain la veille qu'ils oseront traiter comme il faudrait les cordicocrates et leurs basses œuvres. Surtout pas de fresques réalistes ! Toujours des sujets exotiques, les décors d'autres époques, les pharaons, le Moyen Âge, la Louisiane, Paris sous l'Occupation. Une société aussi

idéale que la nôtre, aussi réussie, ensoleillée, ne saurait tolérer la moindre description critique. On ne verra pas avant longtemps un nouveau Balzac refaisant ses *Illusions perdues*, décortiquant le microcosme et ses intrigues, révélant les dessous du monde.

Et puis il y a l'Opinion. La grosse machine obèse mongoloïde de la téléopinion à affronter. Un véritable magma de ligues en folie. Le plus énorme meeting jamais vu de persécuteurs polyvalents, redresseurs de tous les torts, surveilleurs de tous les écarts, repéreurs de tous les blasphèmes, sondeurs de toutes les intentions, enregistreurs de mots de travers contre le respect de la famille, la dévotion à la patrie, l'adoration de Dieu et des enfants, la solidarité, n'importe quoi, mieux vaut donc se censurer d'avance, bien tenir ses histoires à carreau.

Quant aux présentateurs d'« émissions culturelles », ce sont les médecins sans frontières de la grande misère de l'écrit. Mais on ne peut guère attendre des écrivains qu'ils aient un jour la sagesse de ces peuples misérables d'Asie, d'Afrique ou d'Amérique Latine, qui, après des décennies d'aide, ravagés, dépossédés, clochardisés, humiliés, plus affamés encore qu'avant, chassés pour leur bien des pâturages traditionnels envahis de barrages électriques ou transformés en cultures de rapport entourées de barbelés, ne veulent plus être aidés, jamais, supplient qu'on leur foute la paix, enfin, qu'on ne s'occupe plus du tout d'eux, qu'on arrête de les assister.

Les écrivains en redemandent au contraire. Plus disciplinés, mieux dressés, il est difficile d'imaginer. Si ceux du passé défilaient, si on revoyait sur les plateaux Shakespeare, Diderot, Virgile, Pascal, est-ce que ce serait

un tel cortège, le même musée d'anomalies, la même cohorte d'handicapés qu'on n'a même pas envie d'aider ?

Vous imaginez le marquis de Sade, pour ne prendre que cet exemple tout à l'extrême du génie, Sade dans nos sirupeuses années de retour à la tendresse, Sade réapparu en notre fin de siècle, en pleine réconciliation des familles, vous l'imaginez un seul instant présentant aux téléspectateurs ses *Cent vingt journées de Sodome* ? On le traiterait comme un vivisecteur ! Tous les standards exploseraient. Deux cents ans plus tard, le même cirque.

C'est à coups de sondages péremptoires qu'on l'exécuterait en direct, qu'on lui montrerait ses erreurs, qu'on lui ferait honte de ses écrits. Le Un laminé par le multiple ! Les Sondages contre Sodome ! S'il y en a eu tellement, ces dernières années, c'est qu'il était devenu nécessaire de recréer, après les supposés dégâts de la supposée « libération » des mœurs, une communauté viable, donc non sexuelle, enfin le moins sexuelle possible. La conspiration sondocratique rabaisse merveilleusement les caquets. Un Français sur trois adore le sexe à la télé, « mais de préférence éducatif, tourné vers la recherche de solutions aux problèmes sexuels plutôt que vers la pornographie ». De vrais petits saints ! Des enfants de chœur ! Seulement quatorze pour cent réclament davantage de porno. Et quatre-vingt-quatre pour cent, oui, vous avez bien lu, quatre-vingt-quatre, préfèrent sans hésitation vivre « avec quelqu'un de peu séduisant mais à la fidélité assurée, plutôt qu'avec quelqu'un de très séduisant mais qui serait parfois infidèle ». À force d'enquêtes d'opinion, ce qui a été restauré c'est la fierté des non-baisants, l'éminente dignité des inaptes, le droit



des non-jouissants à ne pas jouir, ils ne vont plus se laisser bafouer.

J'aimerais le voir, aujourd'hui, le marquis de Sade, devant ces chiffres éloquents. Mais où vous vous croyez, M. le marquis ? Dans les années 60 ? Les 70 ? Ah ! mais dites donc ! Mais on ne baise plus ! Mais c'est fini, c'est démodé ! Et puis en plus c'est dangereux ! Retour à la famille ! À la fidélité ! Je me demande s'il ne regretterait pas très vite l'Église, la monarchie, la Présidente, tous ses ennemis commodes d'autrefois qui avaient le bon goût, au moins, de se mettre dans leur tort chaque fois qu'ils le persécutaient. Trente ans de prison, mais la victoire. Il verrait aujourd'hui, à Cordicopolis, si elle se laisse couvrir comme ça de ridicule, la grande voix du Rien collectif ! Si l'Audimat absolu vous autorise seulement l'espoir d'une revanche à titre posthume !

Mais ma supposition ne tient pas, il ne parviendrait jamais jusqu'aux planches, on le neutraliserait bien avant. Il y a tant de filtres cordicoles ! Tant de barrages euphémisants ! Tant de postes de douane édulcoreurs ! Un tête à tête prophylactique, par exemple, avec son attachée de presse, au cours duquel il serait tenu de justifier les distractions des châtelains de Silling, pourrait commencer à le refroidir ; le mini-tribunal des représentants, devant qui il serait convié à « défendre son point de vue », lui ouvrirait des horizons. Et vous le voyez signant son service de presse ? Choisisant une illustration pour la jaquette (la jaquette des Cent vingt journées !) ? Discutant avec les « commerciaux » ? Rédigeant sa « quatrième de couverture » (la « quatrième de couverture » des Cent vingt journées !) ? Notre société médiatique n'est pas du tout, comme on le prétend, la « forme moderne et achevée

du divertissement » ; c'est la figure ultime de la censure préventivement imposée.

À Cordicopolis, la littérature n'est plus tolérable que comme espèce en danger. Les animateurs culturels à qui on décerne des prix pour leur « action en faveur du livre » sont les Mère Teresa du grand Calcutta de l'imprimé.

Presque rien ne peut plus monter jusqu'au public, qui ne soit poitrinaire, poétique misérabiliste, souffreteux. Seules les plaies vives triomphent encore. Il faut au moins être agonisant, avoir cavale sous des bombes, être resté dix ans au fond d'une prison de Malaisie, pour avoir une chance d'être aperçu.

Les best-sellers croulent de gentillesse, ce ne sont que récits de chercheurs d'or, petits garçons et petites filles qui portent « sur le monde pourri des adultes un regard lavé de toute complaisance ». L'exotisme, les aventures lointaines, l'histoire romancée, les confessions rewritées, voilà quelques-unes des variétés que l'on retrouve aux étalages. Il y a plus d'un Bureau de Charité dans le grand bazar philanthrope. La plupart du temps, quand même, c'est l'esthétique Poulbot qui domine. Poulbot ou Poulbotte. En cajun, en pidgin, en espéranto, ce que vous voudrez, mais touchant, passionné, tendre. Passionné surtout. Comme le Parti jadis, la Passion a toujours raison, elle décroche tous les Prix de Vertu.

Et ces flots de biographies qui n'arrêtent plus ! De plus en plus fouillées, raffinées, toujours plus au fond du détail, toujours plus loin dans les âmes. Sur des grands, sur des moins grands, sur des petits, des presque oubliés, des semi-inconnus redétterrés. Mes préférées, bien entendu, celles que je trouve les plus croquantes, sont celles qu'on a le plus romancées. La conviction désormais enracinée que

tout le monde équivaut à tout le monde, que tout le monde s'est toujours ressemblé, conduit n'importe qui à se croire en droit de prêter sa propre psychologie à des génies infracturables. Sous le prétexte de faire « vivant », on s'introduit dans le personnage, on s'installe dans la peau de Shakespeare, on dit « je » à la place de Cézanne, on « pense » à travers la tête de Cervantès, on s'agite au bout des doigts qui tiennent le pinceau de Modigliani ou le ciseau de Michel-Ange.

J'admire, dit le cardinal de Retz, « l'insolence de ces gens de néant en tout sens, qui, s'imaginant d'avoir pénétré dans tous les replis des cœurs de ceux qui ont eu le plus de part dans ces affaires, n'ont laissé aucun événement dont ils n'aient prétendu avoir développé l'origine et la suite ».

Bien sûr, ces ouvrages aux normes européennes, tous ces romans à très basses calories, tous ces livres composés selon les techniques les plus douces, les méthodes les moins polluantes, sont à peu près à la littérature ce qu'une voix de speakerine d'aéroport est à celle d'une vraie femme en train de jouir ; ou une fellation par minitel à une vraie bouche engloutisseuse ; mais qui oserait le révéler ?

« On est tellement dégoûté, écrivait vers 1660 l'abbé d'Aubignac à propos de certains romanciers enjoliveurs de son époque, de leurs imaginations si peu convenables à la conduite de notre vie qu'ils font souhaiter de voir la peinture d'un méchant homme. »

Sympathique, inappréciable répugnance qu'on ne risque plus guère de rencontrer, désormais, à Cordicopolis.

Dans notre Pays des Merveilles, le Bien a non seulement recouvert le Mal, mais plus encore il interdit que celui-ci soit écrit, c'est-à-dire ressenti ou vu. Orwell ne

s'est trompé que de peu. Seules les couleurs dramatiques de sa prophétie lui ont fait rater la cible : le film-catastrophe de l'avenir allait être rose pastel, voilà ce qu'il n'a pas deviné. Mais sa Novlangue, qui rend « littéralement impossible le crime par la pensée car il n'y aura plus de mots pour l'exprimer », est en train, elle, de s'imposer.

À Cordicopolis, ce qui a l'air vivant est mort, ce qui est vivant est refoulé.

J'adore depuis longtemps Giacometti, mais bien davantage encore depuis que j'ai pu le surprendre, un jour de 1924, en train de griffonner sur un carnet cette litanie scandaleuse de pensées non alignables :

« Je sais que je sympathise avec l'Église, avec le despotisme religieux. J'ai raison ou tort ? Je crois avoir raison, mais je n'en ai pas la certitude. J'ai de l'antipathie pour la philosophie, pour la liberté de pensée, pour la liberté d'action, la liberté d'écrire des livres, de faire des tableaux et d'exprimer des idées personnelles. Je hais la liberté de croyance ou de non-croyance, et la république. Je hais l'émancipation de l'individualisme et celle des femmes. Je ne peux plus entendre tous les bavardages qu'on fait, que tous font sur toutes les choses, sur l'art, sur l'histoire, sur la philosophie, où chacun croit pouvoir exprimer la misérable idée qu'il s'est faite dans son cerveau. Pourquoi est-ce que l'Église ne brûle plus, ne torture, ne tue plus tous ceux qui osent penser ce qui leur plaît ? »

Combien de procès dans ces lignes ?

Et pourtant, voilà sans doute l'une des origines mentales clandestines de ses statues despotiquement réduites. Têtes écrasées ou élongées, corps

miraculeusement sauvés d'un bûcher plus puissant, plus furieux, mille fois plus haineux que ceux du passé.

Mais la nuit maintenant est tombée, le tour du Parc est terminé, mon livre aussi, tout est fini, nous avons fait un beau voyage.

Sur l'horizon, là-bas, très loin, leurs installations illuminées, leurs grandes ferrailles, leurs paraboles, les Trains de la Peur, les îles Magiques, occupent l'espace et les ténèbres.

Et plus au-dessus encore, tout en haut, flambant sur le noir absolu, rose bonbon, tout palpitant, visible de partout sur la planète, l'énorme Cœur en résine synthétique, l'emblème de l'âge nouveau d'Amour.

Comment dites-vous ? Le pamphlet, à Cordicopolis, serait devenu un genre impossible ? Et si c'était le contraire exactement ? Si tout grand livre, désormais, si tout récit de mœurs bien senti, tout roman un peu énergique, devait de plus en plus virer, comme fatalement, même sans le vouloir, au pamphlet le plus véhément ?

Car l'avenir de cette société est de ne plus pouvoir rien engendrer que des opposants ou bien des muets.